35e ANNÉE — T. L

N° 1157 — 4 octobre 1953



LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, Paris-8e
Chèques postaux : Paris Compte n° 1668

Le numéro : 40 francs
Abonnement { Un an : 875 francs / Six mois : 475 francs
Étranger : un an 1.050 francs

ACTES DU SAINT-SIÈGE

ALLOCUTIONS DE S. S. PIE XII

La génétique médicale (7 septembre 1953)

Recevant à Castel Gandolfo les participants au remier Congrès international de génétique médi- ale, le Saint-Père leur a adressé en français l'allo- ution suivante. On y remarquera particulièrement ferme maintien de sa pensée sur la question de stérilisation et les principes qu'il trace en ce qui oncerne le mariage des individus tarés ou stéri- sés (1).

Soyez les bienvenus, Messieurs, vous qui avez oulu profiter de votre *Primum Symposium Inter- ationale Geneticae Medicae*, pour Nous rendre site. Nous répondons à votre délicate attention en anifestant Notre joie de pouvoir passer quelques stants avec vous.

Pendant ces dernières années, un certain nombre e Congrès de sciences naturelles se sont réunis i. La caractéristique de votre science, ce qui la stingue parmi d'autres branches de la biologie de la médecine, c'est sa jeunesse. Mais en dépit e son jeune âge, elle se signale par un développe- ent rapide et les objectifs à longue portée, on rait presque tenté de dire téméraires, qu'elle s'est roposés.

Ces objectifs suscitent un vif intérêt de la part es institutions qui s'occupent de l'homme comme rsonnalité morale, de sa formation, de l'éducation ui doit façonner en lui un caractère mûr, ferme, nscient de ses responsabilités, de sa manière de nser et d'agir dans les questions décisives pour emps comme pour l'éternité. En réponse au uhait que de votre part on Nous a adressé, Nous avons donc pas cru pouvoir refuser de vous dire ques mots au sujet de vos travaux et de vos ts.

F fait, parmi les branches si diverses de la gie, les recherches les plus dynamiques sont peut-être celles de la génétique, c'est-à-dire de la science de la transmission héréditaire de caractères déterminés qui s'effectue d'une génération à l'autre selon des règles fixes. Dans Notre exposé, Nous voudrions d'abord mentionner quelques points que Nous empruntons à la littérature du sujet ; ils sont donc du domaine de votre compétence, et Nous vous laissons le soin d'en apprécier l'exactitude. A ces données, Nous voudrions rattacher quelques considérations de base qui puissent servir de norme pour l'appréciation métaphysique et morale de tel ou tel principe théorique de la génétique actuelle, et plus encore pour leur application dans la réalité de la vie.

I — La cellule initiale

Votre science a fait connaître la cellule initiale d'une nouvelle vie engendrée par le moyen de la fécondation. Cette cellule, vous dites qu'elle est formée par la fusion des noyaux des deux cellules sexuelles appartenant aux partenaires de sexe différent. Vous Nous apprenez que le nouvel être vivant se construit à partir de cette cellule initiale par divisions cellulaires normales et continues sous la direction des gènes contenus dans les noyaux et porteurs de l'héritage des ancêtres. Mais votre science donne une compréhension plus complète et plus profonde de cette cellule initiale dans son origine, sa structure, son dynamisme, sa finalité et sa richesse intime. Elle y voit à la fois un point d'arrivée et un point de départ. Le point d'arrivée d'une longue évolution antérieure et de la transmission du patrimoine héréditaire des deux branches de la parenté par la longue série des générations passées, depuis le début de l'espèce en question jusqu'au nouvel individu. Le point de départ de la série des descendants, auxquels le patrimoine héréditaire peut et doit être transmis pour continuer sans cesse la série des générations.

(1) D'après *l'Osservatore Romano* du 9 septembre 1953. s ous-titres sont de *la D. C.*

Les ouvrages de génétique jettent ici un regard sur la profondeur et l'étendue de la structure et des lois de la vie : on évoque avec intensité à ce propos les mystères de la physique atomique. Ces ouvrages rendent compte des résultats acquis jusqu'à ce jour : des faits déjà bien établis, mais aussi des nombreux problèmes et des questions qui attendent encore une solution tant au point de vue de la théorie que de son application pratique.

Les lois de l'hérédité

La génétique ne renseigne pas seulement sur les faits, mais aussi sur la nature et les lois de l'hérédité. La transmission du patrimoine héréditaire, dit-elle, s'effectue selon des lois strictes, dont certaines sont bien connues, tandis que d'autres demandent un examen plus approfondi. Les lois mendéliennes, établies d'abord par l'Augustin Gregor Mendel qui a bien mérité de votre science et à qui on a dédié un Institut scientifique dans la ville de Rome, sont des schèmes de la transmission et de la répartition aux descendants des éléments porteurs de l'hérédité, c'est-à-dire des gènes. C'est un groupe de gènes qui se trouvent dans le noyau des cellules sexuelles qui constitue le support matériel des caractères. La génétique affirme que l'héritage comprend l'ensemble des gènes de tous les chromosomes des cellules sexuelles ; elle indique les multiples combinaisons que produit la rencontre des gènes transmis ; elle parle d'homozygotes et d'hétérozygotes ; elle attire l'attention sur le fait que dans les hétérozygotes, c'est-à-dire lors de la rencontre de gènes porteurs de variétés des mêmes caractères, il arrive que certains gènes aient pour ainsi dire le dessous, les gènes « récessifs », et sont supplantés par les autres, les « dominants ». Cependant, ils se conservent intégralement dans l'héritage et sont transmis avec lui, si bien que, aux générations suivantes, en l'absence de gènes dominants, ils peuvent réapparaître dans toute leur ancienne fraîcheur.

Vos ouvrages soulignent une caractéristique de la transmission héréditaire : les gènes se montrent quasi inattaquables et d'une immutabilité rigide. On aurait prouvé des milliers de fois que, par exemple, des aptitudes acquises ou des mutilations ne les modifient pas et ne passent pas à la postérité. La littérature du sujet désigne cette opinion sous le nom de « génétique classique ». Néanmoins, récemment, les généticiens russes l'auraient contestée et auraient nié la stabilité des facteurs héréditaires.

Modifications et mutations

Cependant, tous reconnaissent sans contestation la capacité d'adaptation et de réaction des facteurs héréditaires vis-à-vis des circonstances extérieures, en particulier des différents climats. Ainsi, une seule et même plante, avec le même patrimoine, pourrait prendre suivant les climats une apparence tellement différente que le profane la regarderait comme une plante d'une autre espèce. La génétique dit ici : le patrimoine ne contient fondamentalement aucune forme extérieure, mais seulement la capacité de réagir aux différents climats par telle ou telle forme extérieure ; le patrimoine ne contiendrait donc ainsi qu'une norme de réaction.

De telles modifications, explique la génétique, ne sont pas rares dans le processus de l'hérédité ; il n'y a là cependant aucun changement dans les éléments constitutifs du patrimoine. Les être vivants reçoivent leurs caractéristiques individuelles le « phénotype », du patrimoine et du mond ambiant. Le patrimoine, affirme-t-on, est plus o moins plastique en ce sens qu'il peut être façonn par le monde ambiant. Chaque vivant, dans so état définitif, est le résultat de la collaboration d patrimoine et du milieu. Ni le milieu ni le patri moine ne sont tout.

Cependant il existe aussi, toujours d'après l génétique, des changements dans le patrimoine lui même et qu'on appelle « mutations ». Elles s produisent d'une manière essentiellement différent des modifications. Les gènes, ces molécules géante très compliquées, peuvent subir un changement d structure par l'intervention de divers agents natu rels. Ainsi, par exemple, sous l'action des rayon cosmiques. La molécule-gène modifiée dans s structure fait apparaître dans les organismes e croissance des caractères différents. Les caractère de l'être vivant, et ils sont des milliers, peuven muter presque tous. On peut aussi déclencher arti ficiellement les mutations, par exemple par cer taines irradiations des cellules reproductrices, san que l'on puisse cependant déterminer d'avance l résultat de telles interventions. Au moyen des muta tions, la nature et l'homme peuvent produire de « élites ». L'être adapté et armé pour la vi s'affirme devant les autres moins bien équipés Souvent il arrivera que ces derniers dégénèren périssent et disparaissent.

Le fait et la théorie des modifications et de mutations montrent donc que l'inviolabilité d patrimoine, dont on a parlé au début, subit cepen dant une certaine altération.

Arbre généalogique commun à tous les vivants

Ce que la biologie et la génétique en particulie disent sur les cellules germinales, les facteurs d l'hérédité, les modifications, les mutations et l sélection dépassent les individus et les diverse espèces et débordent sur la question de l'origine e de l'évolution de la vie en général et de l'ensembl de tous les vivants. On pose la question : ce ensemble est-il constitué par le fait que tous le vivants proviennent d'un être unique et de so germe inépuisable par voie de descendance et d'évo lution selon la manière et sous les influences qu l'on a indiquées? La question des grands ensemble explique pourquoi les ouvrages de certains géné ticiens associent la théorie de l'hérédité et celle de l'évolution et de la descendance. L'une débord sur les autres.

Dans les ouvrages récents de génétique, on li que rien n'explique mieux la connexion de tous le vivants que l'image d'un arbre généalogique com mun. Mais en même temps on fait remarquer qu'i ne s'agit là que d'une image, d'une hypothèse, e non d'un fait démontré. On croit même devoi ajouter que si la plupart des chercheurs présenten la doctrine de la descendance comme un « fait » ceci constitue un jugement hâtif. On pourrait trè bien formuler aussi d'autres hypothèses. On dit e outre que des savants réputés le font, sans pou cela contester que la vie ait évolué et que certaine découvertes puissent être interprétées comme de préformations du corps humain. Mais, continue t-on, ces chercheurs ont souligné de la manière l plus nette qu'à leur avis on ne sait absolument pa encore ce que signifient réellement et exactemen les expressions « évolution », « descendance »,

« passage » ; que, par ailleurs, on ne connaît aucun processus naturel par lequel un être en produit un autre de nature différente ; que le procédé par lequel une espèce en engendre une autre reste parfaitement impénétrable, malgré les nombreux stades intermédiaires ; qu'on n'a pas encore réussi expérimentalement à faire sortir une espèce d'une autre espèce ; et finalement que nous ne saurions absolument pas à quel endroit de l'évolution l'hominidé a passé tout à coup le seuil de l'humanité. On signale encore deux découvertes singulières au sujet desquelles la controverse jusqu'à présent ne se serait pas encore calmée ; il ne s'agirait pas ici du degré avancé d'évolution du matériel découvert, mais de la datation de la couche géologique. La conclusion dernière qu'on en retire est celle-ci : selon que l'avenir montrera l'exactitude de l'une ou de l'autre interprétation, l'image usuelle de l'évolution de l'humanité y trouvera une confirmation, ou bien il faudra s'en donner une image toute nouvelle. On croit devoir dire que les recherches sur l'origine de l'homme sont encore à leurs débuts ; la représentation que l'on s'en fait actuellement ne pourrait pas être considérée comme définitive. Voilà ce que l'on dit des relations entre la théorie de l'hérédité et celle de l'évolution.

La valeur pratique de la génétique

La littérature de la génétique montre que celle-ci n'a pas seulement un intérêt théorique, c'est-à-dire l'enrichissement de nos connaissances sur la nature et son activité, mais qu'elle possède en même temps une haute valeur pratique : d'abord, dans le domaine des êtres privés de raison, elle permet une utilisation meilleure au profit de l'homme du règne végétal et animal.

Mais pour l'homme aussi les lois de l'hérédité sont lourdes de signification. La cellule initiale du nouvel homme est déjà, au premier moment et au stade initial de son existence, d'une architecture étonnante et d'une spécificité des structures incroyablement riche. Elle est pleine de dynamisme téléologique gouverné par les gènes, et ces gènes sont le fondement de tant de bonheur ou de malheur, de ressources vitales ou de langueur, de force ou de rémission. Cette considération explique que les recherches sur l'hérédité rencontrent toujours plus d'intérêt et de points d'application. On essaie de garder ce qui est bon et valable, de l'affermir, de le promouvoir et de le perfectionner. Il faut prévenir la détérioration des facteurs héréditaires ; autant que possible, il faut pallier les déficiences déjà manifestées et prendre garde que les facteurs héréditaires de moindre valeur s'abîment encore plus par la fusion avec ceux d'un partenaire homozygote. Par contre, il faut veiller à ce que les caractères positifs de pleine valeur s'unissent avec un patrimoine héréditaire semblable.

Telles sont les tâches que se proposent la génétique et l'eugénique. De là, leur spécialisation extraordinaire jusqu'à la génétique des groupes sanguins, l'étude des jumeaux et la génétique des jumeaux.

Voilà ce que Nous voulions emprunter à votre branche sans vouloir exprimer Notre opinion. L'appréciation des questions purement spécifiques est laissée à la compétence de votre science. Notre exposé avait pour but de fixer une base commune, sur laquelle Nous pourrions développer les considérations de principe que Nous voudrions ajouter maintenant.

II — Vérité et véracité

Les exigences fondamentales de la connaissance scientifique sont la vérité et la véracité.

La vérité doit s'entendre comme l'accord du jugement de l'homme avec la réalité de l'être et de l'action des choses elles-mêmes, par opposition avec les représentations et les idées que l'esprit y introduit. Il régnait, et il règne encore aujourd'hui, une conception selon laquelle le message que la réalité objective donne d'elle-même pénètre dans l'esprit comme à travers une lentille et, en cours de route, se modifie qualitativement et quantitativement. On parle, en ce cas, de pensée dynamique, qui imprime sa forme à l'objet, par opposition à la pensée statique qui le reflète simplement, à moins que, par principe, on ne prétende que la première est le seul type possible de connaissance humaine. La vérité serait alors, en fin de compte, l'accord de la pensée personnelle avec l'opinion publique ou scientifique du moment.

La pensée de tous les temps, basée sur la saine raison, et la pensée chrétienne en particulier sont conscientes de devoir maintenir le principe essentiel : la vérité est l'accord du jugement avec l'être des choses déterminé en lui-même — sans vouloir nier pour cela ce qui dans la conception de la vérité citée plus haut et erronée dans son ensemble est en partie justifiable. Nous avons aussi touché cette question dans Notre Encyclique *Humanis generis* du 12 août 1950 (1) et insisté alors sur un point que Nous croyons devoir répéter ici : la nécessité de garder intactes les grandes lois ontologiques, parce que, sans elles, il devient impossible de comprendre la réalité : Nous pensons surtout aux principes de contradiction, de raison suffisante, de causalité et de finalité.

Vos écrits Nous permettent de supposer que vous êtes d'accord avec Notre conception de la vérité. Vous voulez, dans vos recherches, atteindre la vérité et vous baser sur elle pour tirer vos conclusions et bâtir vos systèmes. Vous affirmez l'existence des gènes comme un fait, et non comme une simple hypothèse. Vous admettez donc qu'il y a des faits objectifs, et que la science a la possibilité et l'intention de comprendre ces faits, non d'élaborer des phantasmes purement subjectifs.

La distinction entre les faits certains et leur interprétation ou leur systématisation est aussi fondamentale pour le chercheur que la définition de la vérité. Le fait est toujours vrai, parce qu'il ne peut y avoir d'erreur ontologique. Mais il n'en va pas ainsi sans plus dans son élaboration scientifique. Ici, on court le danger de formuler des conclusions prématurées et de commettre des erreurs de jugement.

Tout cela impose le respect des faits et de l'ensemble des faits, la prudence dans l'énonciation de propositions scientifiques, la sobriété du jugement scientifique, la modestie si appréciée chez le savant et qu'inspire la conscience des limites du savoir humain ; cela favorise l'ouverture d'esprit et la docilité du véritable homme de science bien éloigné de tenir à ses propres idées, quand elles s'avèrent insuffisamment fondées, et, finalement, cela conduit à examiner sans parti pris les opinions d'autrui et à les juger.

Quand on possède cette disposition d'âme, au respect de la vérité s'unit tout naturellement la

(1) Cf. *D. C.*, n° 1077, du 10 septembre 1950, col. 1153.

véracité, c'est-à-dire l'accord entre les convictions personnelles et les positions scientifiques exprimées par la parole et l'écrit.

La génétique a besoin d'être complétée par d'autres sciences

L'exigence de vérité et de véracité appelle encore une observation à propos de la connaissance scientifique : il est rare qu'une seule science s'occupe d'un objet déterminé. Elles sont souvent plusieurs qui le traitent chacune sous un aspect différent. Si leur enquête est correcte, la contradiction entre leurs résultats est impossible, car cela supposerait une contradiction dans la réalité ontologique. Or, la réalité ne peut se contredire.

Si malgré tout il surgit des contradictions, elles ne peuvent résulter que d'une observation fautive ou de l'interprétation erronée d'une observation exacte, ou encore du fait que le chercheur, dépassant les limites de sa spécialité, s'est avancé sur un terrain qu'il ne connaît pas. Nous pensons que cette indication aussi s'impose avec évidence à toutes les sciences.

Si donc la théorie de l'hérédité, appuyée sur la connaissance de la structure du noyau cellulaire — et récemment aussi de la structure du cytoplasme — et des lois immanentes de la transmission héréditaire, est capable de dire pourquoi un homme présente des caractères déterminés, elle n'est pas encore en état pour autant d'expliquer *toute* la vie de cet homme. Elle a besoin d'être complétée par d'autres sciences au moment où se pose la question de l'existence et de l'origine du principe spirituel de la vie, l'âme humaine, essentiellement indépendante de la matière. Les conclusions de la génétique sur la cellule initiale et le développement du corps humain par division cellulaire normale sous la direction des gènes, ce qu'elle affirme sur les modifications, les mutations, la collaboration du patrimoine et du milieu ne suffisent pas à expliquer l'unité de la nature de l'homme, sa connaissance intellectuelle et sa libre détermination. La génétique comme telle ne peut rien dire sur le fait qu'une âme spirituelle s'unit, dans l'unité d'une nature humaine, à un substrat organique qui jouit d'une autonomie relative. La psychologie et la métaphysique ou ontologie doivent intervenir ici non pour s'opposer à la génétique, mais en accord avec elle, en reprenant, mais aussi en complétant substantiellement ses données. Par contre, la philosophie ne peut pas non plus négliger la génétique, lorsque, dans l'analyse des activités psychiques, elle entend rester en contact avec la réalité. On ne peut vouloir déduire tout le psychisme, pour autant qu'il est conditionné par le corps, de l'*anima rationalis* comme *forma corporis* et affirmer que la *materia prima* amorphe reçoit toute ses déterminations de l'âme spirituelle créée immédiatement par Dieu, et rien des gènes contenus dans le noyau cellulaire.

La foi au témoignage d'autrui

La multiplicité et la diversité des sources de connaissance appellent encore l'attention sur un fait d'une importance décisive, la distinction entre le savoir acquis par l'étude personnelle et celui que l'on doit au labeur d'autrui, donc à son témoignage. Quand on est sûr que ce témoignage est digne de foi, il constitue une source normale de connaissance, dont ni la vie pratique ni la science ne peuvent se passer. Abstraction faite de la nécessité impérieuse de recourir tant et tant de fois au témoignage d'autrui, l'attitude d'âme indiquée plus haut chez le vrai savant l'amène à constater que, sur son terrain, le spécialiste éprouvé entretient toujours avec la vérité objective une familiarité plus étroite que n'importe quel profane.

Nous ne pouvons Nous empêcher d'appliquer au témoignage de Dieu ce que Nous venons de dire du témoignage humain. La Révélation, et donc le témoignage formel et explicite du Créateur, touche aussi certains domaines des sciences naturelles et certaines thèses de votre spécialité, comme la théorie de la descendance. Or, le Créateur satisfait au suprême degré l'exigence de vérité et de véracité. Jugez donc vous-mêmes s'il est conforme à l'objectivité scientifique de décliner ce témoignage, alors que sa réalité et son contenu offrent toutes les garanties.

L'origine de l'organisme physique de l'homme

En ce qui concerne la théorie de la descendance, la question essentielle est ici celle de l'*origine* de *l'organisme physique de l'homme* (non de son âme spirituelle). Si vos sciences s'occupent avec diligence de ce problème, la théologie, science qui a pour objet la Révélation, lui a accordé aussi une attention très vive. Nous-même, par deux fois, en 1941 déjà dans une allocution à Notre Académie des sciences (30 novembre. *A. A. S.*, XXXIII, 1941, p. 506) et en 1950 dans l'Encyclique citée tantôt (*A. A. S.*, XLII, 1950, p. 575, s.), Nous avons invité à pousser les recherches dans l'espoir d'enregistrer peut-être un jour des résultats assurés, car, jusqu'à présent, rien de définitif n'a été obtenu. Nous avons exhorté à traiter ces questions avec la prudence et la maturité de jugement qu'exige leur grande importance. Des ouvrages de votre spécialité, Nous avons tiré une citation où, après avoir envisagé toutes les découvertes actuelles et l'opinion des spécialistes à leur sujet, on incitait à la même sobriété, et où on réservait un jugement définitif.

Si vous réfléchissez à ce que Nous avons dit de la recherche et de la connaissance scientifique, il devrait être entendu que ni du côté de la raison ni du côté de la pensée orientée dans le sens chrétien on ne met des barrières à la recherche, à la connaissance, à l'affirmation de la vérité. Il y a des barrières, mais elles ne servent pas à emprisonner la vérité. Elles ont pour but d'empêcher que des hypothèses non prouvées soient prises pour des faits établis, que l'on oublie la nécessité de compléter une source de connaissance par une autre et qu'on interprète erronément l'échelle des valeurs et le degré de certitude d'une source de connaissance. C'est pour éviter ces causes d'erreur qu'il y a des barrières ; mais il n'y en a pas pour la vérité.

La génétique au service du bien commun

La génétique ne possède pas seulement une importance théorique, elle est aussi éminemment pratique. Elle se propose de contribuer au bien des individus et à celui de la communauté, au bien commun. Elle veut s'acquitter de cette tâche principalement sur deux terrains, celui de la physiologie génétique et celui de la pathologie génétique.

C'est un fait d'expérience que les dispositions naturelles, bonnes ou défectueuses, influencent très

fortement l'éducation de l'homme et sa conduite future. Sans doute le corps avec ses aptitudes et ses organes n'est que l'instrument, tandis que l'âme est l'artiste qui joue de cet instrument ; sans doute l'habileté de l'artiste peut compenser maint défaut de l'instrument, mais on joue mieux et plus facilement sur un instrument parfait ; et lorsque sa qualité descend en dessous d'une limite déterminée, il devient absolument impossible de l'utiliser — sans tenir compte du fait que, en dehors de toute comparaison, le corps et l'âme, la matière et l'esprit constituent dans l'homme une unité substantielle.

Mais cependant, pour en rester à cette comparaison, la génétique enseigne à mieux comprendre l'instrument dans sa structure et ses variations et à le mettre en état de mieux jouer. En observant la lignée d'un homme, on peut, à condition de rester dans certaines limites, établir le diagnostic des dispositions qu'il a reçues dans son patrimoine et le pronostic des caractères hérités qui se manifesteront en bien et, ce qui est encore plus important, de ceux aussi qui trahissent une tare héréditaire.

Aussi limitée que puisse être l'inflence directe sur le patrimoine héréditaire, la génétique pratique n'est pas du tout réduite au rôle de spectateur passif. La vie quotidienne déjà montre les effets extrêmement nuisibles de certaines façons d'agir des parents dans la transmission naturelle de la vie. De tels procédés avec les intoxications et les infections qu'ils provoquent sont à prohiber autant que possible, et la génétique cherche et indique les moyens d'atteindre ce but. Ses conclusions portent en particulier sur les combinaisons de patrimoines de diverses lignées : elle signale celles qu'il faut favoriser, celles que l'on peut tolérer et celles que l'on doit déconseiller au point de vue de la génétique et de l'eugénique.

Les erreurs à éviter

La tendance fondamentale de la génétique et de l'eugénique est d'influencer la transmission des facteurs héréditaires pour promouvoir ce qui est bon et éliminer ce qui est nocif ; cette tendance fondamentale est irréprochable au point de vue moral. Mais certaines méthodes pour atteindre le but donné et certaines mesures de protection sont moralement contestables, de même par ailleurs qu'une estime déplacée pour les fins de la génétique et de l'eugénique. Permettez-Nous de citer les déclarations d'un des plus importants généticiens actuels : dans une lettre qu'il vient de Nous adresser, il regrette que, malgré ses progrès énormes, la génétique « au point de vue technique et analytique se soit empêtrée dans de multiples erreurs doctrinales, telles que le racisme, le mutationnisme appliqué à la phylogénèse pour expliquer en termes modernes l'évolutionnisme darwinien, le contrôle des naissances de tous les tarés ou présumés tels par des moyens préventifs ou des pratiques abortives, l'obligation du certificat prénuptial, etc. ».

En fait, il est certaines mesures de défense génétiques et eugéniques que le bon sens moral, et la morale chrétienne surtout, doivent rejeter en principe comme en pratique.

La stérilisation

Au nombre des mesures qui lèsent la moralité, on compte le « racisme » déjà cité, la *stérilisation eugénique*. Notre prédécesseur, Pie XI, et Nous-même avons été amenés à déclarer contraire à la loi naturelle non seulement la stérilisation eugénique, mais toute stérilisation directe d'un innocent, définitive ou temporaire, de l'homme ou de la femme. Notre opposition à la stérilisation était et reste ferme, car, malgré la fin du « racisme », on n'a cessé de désirer et de chercher à supprimer par la stérilisation une descendance chargée de maladies héréditaires.

Le problème du mariage des individus tarés

Un autre chemin conduit au même but : l'*interdiction du mariage* ou son impossibilité physique par l'internement de ceux dont l'hérédité est tarée sont également à rejeter. L'objectif poursuivi est bon en soi, mais le moyen de l'obtenir lèse le droit personnel à contracter et à user du mariage. Quand le porteur d'une tare héréditaire n'est pas apte à se conduire humainement ni par conséquent à contracter mariage, ou lorsque plus tard il est devenu incapable de revendiquer par un acte libre le droit acquis par un mariage valide, on peut l'empêcher d'une manière licite de procréer une nouvelle vie. Hors de ces cas, l'interdiction du mariage et des rapports matrimoniaux pour des motifs biologiques, génétiques et eugéniques est une injustice, quel que soit celui qui porte cette interdiction, un particulier ou les pouvoirs publics.

Certainement, on a raison, et dans la plupart des cas le devoir, de faire remarquer à ceux qui sont certainement porteurs d'une hérédité très chargée, quel fardeau ils sont sur le point de s'imposer à eux-mêmes, au conjoint et à leur descendance ; ce fardeau deviendra peut-être intolérable. Mais déconseiller n'est pas interdire. Il peut y avoir d'autres motifs, surtout moraux et d'ordre personnel, qui l'emportent tellement qu'ils autorisent à contracter et à user du mariage même dans les circonstances indiquées.

Stérilisation et droit au mariage

Pour justifier la stérilisation engénique directe ou l'alternative de l'internement, on prétend que le droit au mariage et aux actes qu'il implique n'est pas atteint par la stérilisation, même prénuptiale, totale et certainement définitive. Cet essai de justification est condamné à l'échec. Si, pour un esprit sensé, le fait en question est douteux, l'inaptitude au mariage est elle aussi douteuse, et c'est le moment d'appliquer le principe que le droit de se marier persiste aussi longtemps que le contraire n'est pas prouvé avec certitude. Aussi, dans ce cas, le mariage doit être permis, mais la question de sa validité objective reste ouverte. Si par contre il ne subsiste aucun doute sur le fait susdit de la stérilisation, il est prématuré d'affirmer que le droit au mariage n'est malgré cela pas mis en question, et, en tout cas, cette assertion permet les doutes les plus fondés.

Il reste à parler des autres tentatives aberrantes pour éviter les tares héréditaires et que le texte cité appelle « moyens préventifs et pratiques abortives ». Elles n'entrent même pas en question pour l'indication eugénique, parce qu'elles sont en soi à rejeter.

Voilà, Messieurs, ce que Nous avions à vous dire. Les buts pratiques que poursuit la génétique sont nobles, dignes d'être reconnus et encouragés. Puisse-t-elle seulement, dans l'appréciation des moyens destinés à réaliser ces buts rester toujours consciente de la différence fondamentale entre le

monde végétal et animal, d'une part, et l'homme, d'autre part. Là, les moyens d'améliorer les espèces et les races sont à son entière disposition. Ici par contre, dans le monde de l'homme, elle a toujours devant elle des êtres personnels, aux droits intangibles, des individus qui de leur côté sont tenus par des normes morales et inflexibles, quand ils exercent leur aptitude à susciter une nouvelle vie. Ainsi, le Créateur lui-même a établi dans le domaine moral des barrières qu'il n'appartient à aucun pouvoir humain de lever.

Puisse votre science trouver dans la moralité publique et l'ordre social un appui ferme quand il s'agit pour la vie matrimoniale des hommes sains et normaux, et pour la vie matrimoniale en général, de pouvoir se développer facilement et librement d'après les lois que le Créateur lui-même a écrites dans le cœur de l'homme et qu'Il a confirmées par sa Révélation. Peut-être trouverez-vous ici le secours le plus précieux pour vos efforts, auxquels Nous souhaitons et sur lesquels Nous appelons les plus abondantes bénédictions de Dieu.

La formation religieuse des jeunes gens

(Allocution pontificale du 8 septembre 1953)

Le Souverain Pontife a adressé l'allocution suivante à un groupe de 200 prêtres, assistants ecclésiastiques diocésains de la jeunesse italienne d'Action catholique, qui s'étaient réunis à Rome pour la Semaine nationale de pédagogie religieuse (1) :

Pour une solide formation religieuse des jeunes gens.

Nous avons attendu cette rencontre, chers Fils, assistants diocésains de la jeunesse italienne d'Action catholique, avec un grand désir, dès que Nous avons appris que vous deviez vous rassembler à Rome. Nous avions hâte, en effet, de vous manifester Notre satisfaction pour ce que vous avez fait dans l'Italie entière, en faveur de Nos très chers aspirants et juniors d'Action catholique, et Nous voulions profiter de cette occasion pour vous dire aussi un mot d'affectueux encouragement et de paternelle exhortation.

En vue de mettre en commun vos expériences, d'en former une synthèse, de vous appliquer assidûment à l'étude des principes et des méthodes d'éducation chrétienne, vous avez voulu organiser cette Semaine de pédagogie religieuse, dont Nous bénissons à nouveau les travaux avec toute l'effusion de Notre âme, en souhaitant que naissent d'elle une impulsion et une méthode pour une « catéchèse » qui ne se borne pas à un exercice de mémoire, lequel souvent est bien peu efficace, mais aille plus loin, en engageant maîtres et disciples, tels qu'ils sont et avec ce qu'ils ont reçu de la nature et de la grâce.

Soyez donc les bienvenus, chers Fils ; puisse le Saint-Esprit descendre sur chacun de vous, flamme vivante qui éclaire les esprits et réchauffe les cœurs ! Puissiez-vous travailler et prier *cum Maria Matre Jesu,* de manière que de votre assemblée, comme d'un autre Cénacle, sortent des apôtres actifs et saints, tels que le monde les attend.

Vos travaux terminés, vous retournerez au milieu des jeunes gens, et Nous voudrions qu'alors vous vous fassiez les interprètes de Nos espérances, de Nos angoisses et de Nos désirs.

(1) D'après *l'Osservatore Romano* du 10 septembre 1953. Traduit de l'italien par J. THOMAS D'HOSTE. Les sous-titres sont de *la D. C.*

La jeunesse catholique, espoir d'un monde meilleur.

En ce temps si troublés et si décisifs pour le salut des individus, pour l'ordre au sein des nations et pour la paix parmi les peuples, l'Eglise a sonné et continue de sonner le rassemblement de tous les hommes de bonne volonté, afin qu'ils se considèrent comme mobilisés pour la lutte contre un monde si inhumain, parce que si antichrétien. Nous-même Nous ne cessons de répéter qu'après l'écroulement de certaines vieilles structures il faut entreprendre l'œuvre de la reconstruction d'un monde qui, sous de nombreux aspects, soit différent et meilleur. Or, Nous considérons la jeunesse catholique comme l'une des plus belles forces sur lesquelles on puisse compter sûrement. Plus de 200 000 juniors et de 300 000 aspirants sont, certes, de précieuses recrues d'une grande et prometteuse armée, splendide printemps de jeunesses écloses depuis peu et qui vont s'ouvrir à la vie.

Il nous semble pour ainsi dire voir rassemblées ici toutes les âmes de ces très chers fils, pupille de Nos yeux. Vous les portez, en effet, d'une façon mystérieuse, mais réelle, dans votre cœur sacerdotal et, en ce moment, vous Nous les présentez, pour ainsi dire, à Nous, afin que Nous appelions sur eux la bénédiction de Dieu. Dites-leur que le Pape les aime d'un amour très tendre et compte sur chacun d'eux. Dites que Nous avons besoin de jeunes héros, disposés à tout par amour pour le Christ et pour son Eglise. Nous sommes certain qu'il suffira d'un « signe », d'un « mot » de Notre part, pour que l'autel ait son armée, pacifique, mais intrépide, prête à la défense, à la conquête, à la construction positive.

De graves dangers la menacent.

Mais, précisément, ce très tendre amour pour les jeunes gens et les espérances que Nous mettons en eux, Nous remplissent parfois d'anxiété à la pensée des dangers qu'ils rencontrent presque partout, eux qui sont devenus — comme chacun sait — l'objet de tant d'embûches, de tant d'assauts, en ce monde qui les étourdit par son tapage, les fatigue par sa perpétuelle agitation, les désoriente par son relativisme quant à la vérité et à l'erreur, au bien et

au mal, les fascine par sa polychromie, les avilit par sa vulgarité les enchaîne par sa luxure.

Il n'y a pas d'âme soucieuse des destinées du monde qui ne vive dans l'appréhension pour les jeunes, car il n'est pas difficile de s'apercevoir que sur leur chemin des voleurs et des malfaiteurs sont à l'affût, prêts à les attaquer, à les dévaliser, à les blesser et puis à disparaître, en les laissant à demi morts sur place. Dans ce massacre spirituel, perpétré jour après jour, heure après heure, il n'y a d'exception pour aucune catégorie ; on ne regarde pas à la dépense, tous les moyens et tous les mauvais coups sont bons pour une perverse et complexe industrie du péché.

Le Seigneur sait Notre tristesse devant ce spectacle de mort ; dimanche dernier, en lisant à la messe le saint Evangile et en voyant les pleurs inconsolés de la veuve de Naïm, il Nous vint comme un désir de supplier Jésus de retourner dans le monde pour essuyer les larmes de l'Eglise. Il passe sur nos routes une sorte de cortège macabre d'âmes mortes ou mourantes. Et le pire est que beaucoup d'entre elles, même si Jésus s'approchait d'elles pour opérer le miracle de la résurrection, tourneraient ailleurs leur regard et préféreraient la mort à la vie.

Etant donné que le temps presse et que l'ennemi aux formes multiples devient chaque jour plus trompeur et envahissant, il faut au plus tôt entreprendre une vaste action de salut et de reconquête, à laquelle Nous désirons que coopèrent toutes les forces catholiques avec un zèle intelligent et tenace.

Elle est donc grande l'entreprise à réaliser : expulser l'ennemi qui aurait déjà pénétré au sein de nos associations ; lui barrer le passage aux endroits où il tente d'entrer et enfin sortir en pleine campagne pour le salut de tous les jeunes. En faveur de cette entreprise, Nous adressons une solennelle exhortation à tous Nos très chers Fils aspirants et juniors. Nous sommes sûr que si les 50 000 jeunes gens étaient ici présents, Nous n'aurions même pas le temps de formuler entièrement Notre invitation, car déjà aurait retenti, comme un tonnerre, le *Oui* de l'adhésion prompte et joyeuse. Mais, afin que l'issue de la grande entreprise ne soit pas compromise par des malentendus ou des hésitations dangereuses, Nous désirons que les jeunes gens d'Action catholique possèdent avant tout une intelligence claire.

Une catéchèse qui ne fasse pas appel qu'à la mémoire.

C'est-à-dire qu'il faut des idées précises et des convictions profondes, afin qu'elles suscitent l'enthousiasme, la force de résistance, la générosité, car on n'arrive qu'à peu de chose ou à rien avec des jeunes gens distraits, paresseux, superficiels. Malheur si l'on se contente — ainsi que Nous le disions au début — de formules apprises par cœur, sans en comprendre le sens ! Nous signalons donc à nouveau l'urgente nécessité d'une « catéchèse » précise, complète, qui ne néglige pas, certes, l'aide de la mémoire, et du sentiment, mais s'appuie ensuite sur la raison et explique, par exemple, que l'acte de foi sincère et conscient est l'acte humain le plus rationnel et le plus raisonnable. Offrez aux jeunes gens une vision la plus organique possible de la doctrine catholique. Faites qu'ils voient en Jésus l'apaisement du vif besoin qui est en eux de plénitude, d'harmonie, de lumière dans leurs idées.

Une volonté ferme et docile.

Cependant, aucune étude, aucune application même sérieuse ne peut rendre quelqu'un infaillible, et encore moins les jeunes qui, à cause de leur inexpérience, sont plus que les adultes exposés au danger d'errer. Il faut alors qu'à un esprit riche en idées claires se joigne dans le jeune catholique une volonté docile. Cela ne signifie pas — comme certains pourraient le croire — que le jeune homme doive devenir faible, nonchalant, incapable de déterminations propres, et, partant, à peu près inutile, pratiquement, pour l'Eglise, qui le veut, au contraire, plein d'esprit inventif, toujours vif et agissant. Quant à lui, d'autre part, il doit avoir une volonté si forte qu'il adopte, en la faisant sienne, la volonté de celui qu'il reconnaît comme son supérieur.

La tâche du prêtre assistant.

Or, qui peut et doit garder et soutenir les jeunes catholiques ? Evidemment le prêtre assistant, lequel, s'il sait manœuvrer le gouvernail avec fermeté et avec tact, verra difficilement aller à la dérive son association, d'autant plus que les dirigeants laïques sont eux-mêmes désireux et contents d'être éclairés et guidés comme il convient. Il faut spécialement recommander que rien ne soit confié à la presse paroissiale, diocésaine et nationale, sans que l'assistant ne l'ait préalablement examiné. Si les jeunes gens ont des idées claires, des convictions profondes, une volonté forte et docile, vous pourrez d'autant plus efficacement leur indiquer les grands buts qui les attendent dans la vie.

Certains d'entre eux pourront, un jour, être des prêtres comme vous, des ministres de Dieu, des médiateurs entre Dieu et les hommes. Parlez-leur avec persuation et avec chaleur des grandeurs du sacerdoce. Dites-leur que, jamais peut-être autant qu'aujourd'hui, la moisson n'a été aussi abondante. Mais les ouvriers sont peu nombreux et, par conséquent, dans l'impossibilté d'accourir partout où leur présence est ardemment demandée.

D'autres jeunes gens — la très grande majorité — sont appelés par Dieu à être ses coopérateurs dans la procréation de nouvelles vies. Faites-leur connaître la beauté de l'amour chrétien ; et, pour les préparer à la formation d'une famille honnête et heureuse, faites-leur goûter les béatitudes d'une pureté sans tache.

Enfin, il est un but auquel tous les jeunes doivent tendre, quelle que soit leur vocation particulière. L'heure présente est vraiment l'heure de l'Evangile, maintenant qu'ont failli ou que vont faillir des systèmes et des doctrines qui avaient voulu se passer de Dieu. Il faut donc des jeunes gens à la foi intègre, prêts à renoncer à la médiocrité, à sortir de l'équivoque, si jamais ils y étaient tombés ; des jeunes gens qui veulent la vie divine et la veulent abondamment ; des jeunes gens qui, en priant et en souffrant, aient dans leur cœur — comme une flamme qui les brûle — l'amour passionné pour Jésus, l'amour pour les âmes.

Le rôle et l'utilisation de la statistique

(Allocution pontificale du 10 septembre 1953)

S. S. Pie XII a reçu à Castel-Gandolfo plus de 800 congressistes de tous pays participant à la 28ᵉ session de l'Institut international de statistique et leur a adressé en français l'allocution suivante (1) *:*

Vous n'ignorez pas, Messieurs, combien Nous accueillons toujours avec plaisir les participants des grands Congrès scientifiques qui, après avoir achevé leurs travaux, viennent Nous rendre visite.

Voici deux ans, Nous recevions le personnel et les dirigeants de l'Institut central italien de statistique qui célébrait alors le 25ᵉ anniversaire de sa fondation. A présent, ce sont des spécialistes venus de toutes les parties du monde pour participer à la 28ᵉ session de l'Institut international de statistique que Nous voyons groupés autour de Nous. Aussi saisissons-Nous volontiers cette occasion pour vous dire l'intérêt que Nous portons à vos activités.

Il n'est pas besoin d'une longue réflexion pour apercevoir la signification de votre Congrès, auquel les personnalités les plus hautes de la nation ont accordé leur patronage. Il suffit de parcourir la liste des participants et celle, extrêmement variée, des sujets proposés à vos discussions pour juger de l'ampleur de vos débats et de leur importance. Sans doute l'intention des organisateurs est-elle de contribuer à l'avancement des recherches sur les différents thèmes qu'ils inscrivent au programme. Chaque auteur tient en effet à apporter pour la matière qui le concerne une contribution nouvelle et intéressante, et les auditeurs trouvent dans le rapprochement des points de vue et des méthodes une stimulation énergique de l'intérêt.

Mais il y a plus encore. Les rencontres de ce genre ménagent entre les spécialistes des différentes nations des contacts occasionnels souvent très féconds. Après avoir écouté les conférences, on échange des idées, on parle de ses travaux ; et à l'occasion des thèmes proposés on évoque encore bien d'autres aspects de la recherche théorique ou d'autres possibilités d'application pratique.

Une branche comme la vôtre aux modalités si diverses, aux ramifications innombrables, tire donc de ces réunions un profit bien plus tangible que beaucoup d'autres disciplines. Nous souhaiterions y contribuer pour Notre part en vous proposant quelques considérations par lesquelles Nous voudrions souligner certains aspects de la portée humaine, sociale et morale de vos activités, et vous inciter par là à vous y adonner avec plus de zèle encore et de désintéressement.

La statistique et la société humaine. Son application dans le domaine religieux.

Les sages de l'antiquité s'étonnaient déjà, à juste titre, de la puissance inventive de l'esprit humain. Plus encore de nos jours, on admire le perfectionnement et l'adaptation incessante des méthodes utilisées par l'homme pour connaître le monde où il se meut. Or l'acte de connaissance consiste essentiellement à ramener à l'unité de l'esprit la multiplicité du réel, à découvrir dans la complexité d'un donné les éléments permanents qui l'expliquent et rendent compte de son ordonnance, à exprimer ensuite en formules synthétiques les lois qui gouvernent les faits. Le domaine des sciences naturelles, où règne le déterminisme de la matière, offre un champ approprié à cette activité de l'intelligence et se prête plus aisément à l'élaboration de règles précises.

Mais voici que de nos jours, sans cesser pour autant d'étudier la nature, on se tourne de plus en plus vers les sciences de l'homme, et, en particulier, vers celles qui prennent pour objet la société humaine. Ici, étant donné l'intervention de causes personnelles et libres, un grand nombre de faits échappent aux prises de l'analyse mathématique classique et semblent défier toute tentative d'explication rationnelle et systématique. Que l'on songe, par exemple, aux questions de démographie : mouvements de populations, mariages, natalité et décès. Par ailleurs, le développement des organismes de protection sociale et des institutions culturelles présuppose une analyse aussi précise que possible des groupes sociaux, auxquels ces institutions s'adressent, et de leurs comportements.

La statistique vient ici apporter son concours : grâce à ses méthodes propres et sans cesse perfectionnées, elle aborde les faits sociaux les plus divers, discerne leurs composantes, établit leur importance respective, leur indépendance réciproque. Dès la fin du siècle dernier, des esprits pénétrants soupçonnèrent les développements futurs de cette technique et se rendirent compte que son efficacité dépendait en bonne partie de l'étendue et de l'uniformité de son application : dès 1885 était fondé l'Institut international de statistique, qui peut se glorifier d'être l'une des plus anciennes organisations scientifiques internationales. A tous ceux qui étudient les faits économiques et sociaux, elle a procuré et continue à procurer un outil indispensable et dont le champ d'action va chaque jour croissant. Ne fut-il pas mis en œuvre avec bonheur ces dernières années pour l'étude des problèmes de la foi et de la pratique religieuse ? — Pour ce qui regarde l'Eglise catholique, elle possède en certains pays un Centre propre de statistique ecclésiastique.

La première partie de votre programme est consacrée à l'étude des applications de la statistique aux problèmes de la productivité dans l'industrie. Après les destructions de la seconde guerre mondiale et ses ravages économiques, cette question préoccupe, peut-on dire, tous les pays. Nous espérons avec vous que les progrès de vos recherches entraîneront de très heureuses conséquences dans les conditions d'existence des peuples. L'effort des chefs d'entreprise et des travailleurs en sera valorisé, leur apport dans la production mieux défini, et seront augmentés les avantages pour les uns comme pour les autres. Ce résultat à lui seul laisse entrevoir quelles répercussions sociales vos travaux peuvent susciter.

---

(1) D'après *l'Osservatore Romano* du 12 septembre 1953. Les sous-titres sont de *la D. C.*

L'utilisation de ses résultats.

Mais au fur et à mesure que la statistique prouve son utilité et s'impose dans les domaines les plus divers, se révèlent les difficultés de son utilisation correcte et les écueils auxquels s'exposent ceux qui la manient au hasard. Et d'abord combien il est délicat de fixer exactement le fait précis qui servira de base aux recherches, d'isoler les différents facteurs dont on veut examiner le rôle causal ! C'est ici que l'on éprouve les qualités professionnelles du statisticien et le besoin de méthodes précises. Vous avez donc raison de vous appliquer à leur amélioration, de stimuler les organismes qui se chargent de les faire connaître, d'en promouvoir l'étude et l'enseignement. Mais comme la signification des résultats dépend en bonne part de l'extension de la recherche, il importe que les équipes de statisticiens réalisent entre elles une vraie collaboration et adoptent des procédés identiques. Il n'est déjà pas si facile d'assurer la cohérence interne des résultats obtenus par un seul chercheur ; à plus forte raison donc quand il s'agit de travaux poursuivis sur des chemins divergents.

En outre, il apparaît aisément que l'application de la statistique à l'examen des questions économiques et sociales implique autre chose qu'une certaine habileté mathématique ; elle requiert aussi la connaissance de l'homme, de sa nature spirituelle et de ses réflexes psychologiques. En effet, si l'intervention du statisticien se justifie déjà lorsque le hasard ou des éléments impondérables rendent ardue l'explication d'un phénomène par ses causes, elle est tout particulièrement indiquée lorsque l'indétermination qu'il faut lever dépend du facteur humain, c'est-à-dire d'un faisceau d'idées, d'affections, d'émotions différentes suivant les individus, et même en évolution constante chez le même sujet. Après avoir recueilli les données, il est donc essentiel de savoir les interpréter correctement, de restituer leur véritable valeur à des chiffres par eux-mêmes inexpressifs. Il faut, par un effort de pensée, les replacer dans le contexte vivant, d'où ils sortent et dont ils ne traduisent qu'un seul aspect. Cette nécessité s'impose à la statistique parce que, comme Nous venons de le dire, dans les faits sociaux, la libre décision de l'homme et ses sentiments ont une grande part. Qu'on songe, par exemple, aux fluctuations de valeur d'une marchandise sous l'influence d'un optimisme collectif ou d'une psychose d'angoisse provoquée par les événements internationaux.

Lorsque le statisticien s'efforce d'exprimer en quantités mathématiques un ensemble de phénomènes où il entre une part de liberté, sa grande tentation sera de méconnaître cette liberté et d'attribuer aux faits sociaux un déterminisme intégral qu'ils n'ont point, mais que présupposent ses calculs, en vertu de leur principe méthodologique. Il y a là un danger réel sur lequel Nous voulons attirer votre attention. La « loi du grand nombre » ne prouve rien contre la liberté du vouloir des individus.

L'étude de la psychologie humaine.

Si la statistique demande une certaine connaissance préalable de la psychologie humaine, elle apporte aussi, à l'étude de cette même psychologie, des éléments précieux. Dans leur sécheresse et leur dépouillement, les chiffres revêtent parfois une rare éloquence. Ils rendent tangibles des situations susceptibles d'échapper même à un bon observateur. De grandes misères humaines apparaissent parfois brusquement avec tout le relief de leurs données lamentables, que seule leur répartition sur un territoire étendu ne permettait pas d'envisager dans leurs véritables dimensions. En même temps que par des sondages successifs la statistique fait saillir certains traits de la vie sociale, elle nous révèle mieux le visage de l'individu. Certaines tendances à peine ébauchées, de légères déficiences morales, ou même des besoins matériels et spirituels se manifestent plus aisément dans une enquête à grande échelle.

Les grands problèmes internationaux.

Si vous contribuez largement à l'étude de la société actuelle dont l'évolution rapide appelle un incessant travail de mise au point et de prospection, les grands problèmes internationaux profiteront aussi de l'application de vos méthodes. En particulier, on voit maintenant des peuples entiers accéder subitement à la culture, réclamer avec instance une amélioration importante de leurs conditions de vie matérielle et intellectuelle. Les organismes qui se préoccupent de les aider ont besoin de renseignements qui leur permettent d'envisager les données exactes de la question. Ici encore la statistique intervient pour orienter les efforts, et par là aussi vous accomplissez une œuvre, dont Nous Nous plaisons à souligner la portée.

Loyauté et sincérité.

Il est un point sur lequel Nous voudrions encore insister, parce qu'il conditionne, peut-on dire, tout le reste de vos travaux : puisque la statistique entend fournir des renseignements aussi exacts que possible, dans les limites de ses méthodes propres, on attend de celui qui la pratique, outre la compétence professionnelle dont Nous parlions tantôt, une loyauté et une sincérité au-dessus de tout soupçon. Il ne sert à rien de perfectionner les méthodes, si elles ne doivent en fin de compte servir qu'à tromper plus efficacement le public. Or la tentation est grande, lorsqu'on désire appuyer une thèse, d'infléchir les résultats dans tel ou tel sens, de dissimuler la vérité, ou même de falsifier à des fins de lucre ou de propagande des résultats gênants ou accusateurs. Vous vous garderez bien de céder à cette tentation et d'avilir ainsi votre profession. A l'amour de la vérité qui est l'âme du labeur scientifique, vous unirez la droiture de conscience qui rejette toute compromission et qui — pour le dire encore une fois — distingue nettement les données statistiques et les conséquences que l'on en déduit.

La multitude des applications possibles de la statistique, le rôle qu'elle est appelée à jouer dans le plan international justifient votre souci de la promouvoir efficacement. Conscients des services que vous pouvez rendre, poursuivez avec courage votre tâche souvent ardue. Puisse votre Institut étendre davantage son champ d'action et son rayonnement scientifique pour le plus grand profit de vos pays respectifs et des peuples en voie d'évolution qu'il aidera à progresser. Nous vous le souhaitons de tout cœur, en même temps que Nous appelons sur vous, sur vos familles et vos collaborateurs les faveurs et la protection de la divine Providence.

LE COMMERCE EST UN SERVICE

Le Saint-Père a adressé l'allocution suivante, en français, aux participants du XXVII[e] Congrès de la Société internationale pour l'enseignement commercial (1) :

Nous vous souhaitons la bienvenue chez Nous et, de tout cœur, Nous saluons en vous les représentants d'une profession honorable, celle du commerçant.

Les relations entre l'Eglise et le commerçant sont assurément aussi vieilles que l'Eglise elle-même. Les routes, sur lesquelles les premiers messagers de l'Evangile, les apôtres, partirent à la conquête du monde, celles que parcourut saint Paul dans les voyages que l'on retrace si volontiers d'après les *Actes des Apôtres,* n'étaient pas seulement les routes des légions et des fonctionnaires romains, mais aussi celles du marchand et du commerce mondial. Les choses en sont restées comme aux origines de l'Eglise ; ainsi en était-il au XIII[e] siècle sur les routes qui traversaient l'empire gigantesque de Gengis Khan et de ses fils ; de même au XVI[e], quand François-Xavier, le hardi missionnaire, s'aventurait avec le commerçant audacieux sur les voies maritimes de l'Asie orientale jusqu'aux côtes du Japon et aux portes de la Chine ; ainsi de nos jours encore sur le continent noir : le pionnier du commerce mondial et le pionnier de la foi catholique se sont toujours rencontrés sur les mêmes chemins. Leurs mobiles pouvaient être très différents, mais l'esprit d'universalité, la conviction de l'égalité et de l'unité des hommes sont communs à l'Eglise et au marchand. L'histoire du commerce, surtout des foires, en fournit un précieux témoignage.

Ce qui a mis l'Eglise en relation étroite avec la classe des commerçants, ce fut son souci permanent de la haute valeur morale de cette profession. Vous penserez peut-être, en entendant ces mots, à l'histoire de la législation contre l'usure, et vous le pouvez, certes. Quelles que soient les critiques adressées à la position de l'Eglise, un point ne peut être passé sous silence : il s'agissait ici d'assurer une véritable activité commerciale, afin de procurer le mieux possible aux hommes les biens et les services matériels. Qu'une prestation réelle réponde au gain du marchand, voilà le souci de l'Eglise et de ses moralistes, et non, comme on l'a affirmé à tort, une aversion en quelque sorte innée envers le commerce.

Cette préoccupation n'est-elle pas opportune de nos jours encore ? La profession de négociant et l'estime qu'on lui porte ne dépendent-elles pas du fait que Nous pourrions formuler ainsi : il rend un vrai service à un vrai client ? Un service véritable donc, à un vrai client, c'est-à-dire à un client possédant un pouvoir d'achat réel, qu'il engage pour des besoins réels. Les tentations contre ce principe de morale professionnelle sont aujourd'hui particulièrement fortes : pouvoir d'achat falsifié, besoins fomentés artificiellement, marchés devenus démesurés, étalons monétaires instables, désordre dans les relations entre l'Etat, la politique et l'économie, font que l'attrait de la spéculation malsaine menace les fondements solides du commerce. Le service véritable au client véritable en souffre ; et la profession du commerçant n'est pas la dernière à subir le préjudice : elle est atteinte dans ses bases morales et perd l'estime des gens.

Puisse donc la pensée d'un vrai service à rendre à de vrais clients pénétrer vos efforts de formation. Votre profession exige certes aujourd'hui plus que jamais des connaissances économiques, techniques, linguistiques, et de nombreuses qualités : sens de l'organisation, zèle, énergie et courage pour oser. Mais plus importante encore est l'exigence fondamentale : une haute conception, appuyée sur les principes moraux, de la profession de négociant et de sa fonction dans l'économie nationale. Aussi la formation commerciale ne peut être, aujourd'hui moins que jamais, un apprentissage technique unilatéral ; elle doit tenir le regard ouvert sur l'ensemble des valeurs humaines et se proposer avant tout comme but d'amener à maturité des caractères doués de solidité morale.

Voilà ce que Nous croyions devoir vous dire et ce que Nous vous souhaitons de tout cœur. Daigne le Dieu tout-puissant vous bénir tous personnellement et toute votre profession.

(1) D'après *l'Osservatore Romano* du 11 septembre 1953.

Conseils du Pape aux membres de la Congrégation mariale de Rennes

Recevant en audience le 20 juillet dernier les congréganistes de Saint-Vincent de Rennes, le Saint-Père leur a adressé en français l'allocution suivante. On y remarquera les directives qu'il donne pour la vie spirituelle des congréganistes et l'insistance avec laquelle il parle de la vie intérieure, dont l'action ne doit être que le débordement (1).

CHERS CONGRÉGANISTES DE SAINT-VINCENT DE RENNES,

Soyez les bienvenus dans la maison du Père ! Vous savez déjà combien Nous aimons les Congrégations mariales, combien Nous estimons la sérieuse formation spirituelle qu'elles donnent à leurs membres, et une telle certitude vous a donné le désir d'entendre personnellement, à Rome même, et de Nos lèvres, l'approbation de vos efforts vers la perfection de la vie chrétienne, dans la Congrégation mariale qui vous est si chère à juste titre.

Vous avez lu, Nous en sommes sûr, et vous avez entendu commenter la Constitution *Bis saeculari,* du 27 septembre 1948 (2), dans laquelle Nous confirmons les éloges et les privilèges accordés si souvent par nos Prédécesseurs aux Congrégations mariales. Nous savons que cette Constitution a redonné à plus d'un groupe une vie nouvelle, et Nous aimons à constater une fois de plus, en vous voyant devant Nous si désireux d'encouragements et de conseils, que les Congrégations mariales sont toujours jeunes et toujours actuelles. Oui, elles sont bien faites pour attirer les cœurs généreux, parce qu'elles demandent beaucoup, parce qu'elles sont

(1) D'après *l'Osservatore Romano* du 29 août 1953.

(2) *D. C.,* n° 1028, du 24 octobre 1948, col. 1345.

inspirées du plus pur et du plus profond esprit évangélique, parce qu'elles ont une organisation et des règles excellentes, à la fois précises et souples, basées sur une connaissance exacte de la nature humaine et de la vie spirituelle. En vous montrant fidèles à leurs traditions et à leurs méthodes, vous êtes sûrs de répondre au désir de l'Eglise et d'y puiser un esprit véritablement catholique. Dans la Congrégation mariale, en effet, l'ordre des valeurs chrétiennes est parfaitement respecté. Ce qui compte le plus, ce qui est méthodiquement cultivé, sauvegardé, développé, c'est avant toute la vie intérieure, vie de prière et de combat spirituel sous le regard de l'Immaculée ; vie d'obéissance et d'humilité, à l'exemple de la Servante du Seigneur ; vie d'allégresse et de charité, dans l'esprit du *Magnificat* et de la Visitation.

L'action, sans laquelle il n'y a pas de véritable Congrégation mariale, doit être le débordement d'une vie intérieure intense, elle doit traduire d'une manière concrète une charité d'origine surnaturelle, dévouée, patiente, allant jusqu'à l'âme du prochain. S'il en est ainsi parmi vous, Dieu soit loué, car vous êtes d'authentiques congréganistes de la Très Sainte Vierge.

Soyez heureux d'appartenir à une famille spirituelle qui compte dans ses rangs tant de héros et de saints. Considérez comme une grâce de choix d'y trouver, au moment où votre personnalité se forme et s'affirme, un idéal élevé, chevaleresque et en même temps un cadre solide et sûr pour y accéder. Quand le départ est bon, toute la course en profite et l'ascension se poursuit à travers les difficultés, rien ne l'arrête.

Vous venez d'une ville et d'un diocèse où la Très Sainte Vierge a compté et compte encore de fervents serviteurs. Que saint Louis de Grignon de Montfort et le bienheureux Julien Maunoir demeurent vos modèles et vos protecteurs. Quels que soient la place et le rôle que Dieu vous réserve dans la société et dans l'Eglise, ayez toujours à cœur d'y employer généreusement les talents qu'il vous a donnés, selon l'esprit et les méthodes de la Congrégation mariale. C'est le souhait que Nous formons pour vous et que Nous confions à la Très Sainte Vierge au moment de vous accorder, à vous-mêmes et à ceux qui dirigent votre Congrégation, à vos parents et à vos maîtres, à tous ceux enfin qui vous sont chers, Notre paternelle Bénédiction apostolique.

Le Saint-Père approuve les statuts de la Fédération mondiale des Congrégations mariales

L'Osservatore Romano *du* 27-28.7.53 *a publié le texte latin de la Lettre de S. S. Pie XII, approuvant les statuts de la Fédération mondiale des Congrégations mariales. En voici la traduction* (1) :

A notre cher Fils Louis Paulussen, S. J., président du Secrétariat central des Congrégations mariales,

PIE XII, PAPE.

CHER FILS,
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Tous ceux qui connaissent Notre pensée sur l'apostolat actuel savent bien à quel point Nous avons à cœur les Congrégations mariales et leur constant développement spirituel. Dans la Constitution apostolique *Bis saeculari* — synthèse pour ainsi dire de Notre volonté concernant cette éminente et caractéristique forme d'Action catholique, — Nous avons fixé, en vertu de Notre autorité apostolique, des normes et des lois tendant « à imprimer une impulsion et une vigueur toujours plus grandes à ces foyers de piété et de vie chrétienne active » (*A. A. S.*, XL, p. 399). Il n'est donc pas étonnant que Nous ayons appris avec beaucoup de joie et de satisfaction que « pour se conformer plus intégralement au sentiment de l'Eglise » (*Reg. Com.* 33), les Congrégations mariales, légitimement érigées et agrégées à la *Prima Primaria* du Collège romain entendent se grouper en une Fédération mondiale, afin que, pleinement conforme à nos encouragements assidus en vue d'une plus étroite fusion de formes, devienne possible une collaboration plus efficiente et plus salutaire avec toutes les organisations similaires de l'Eglise militante. Une telle Fédération, qui doit embrasser l'Eglise catholique tout entière, puisque jusqu'à présent n'ont pas été constituées partout des Fédérations « aussi bien de catégorie que régionales » (*Reg. Com.* 68), ne pourra manquer d'atteindre les fins poursuivies.

Nous approuvons donc et recommandons bien volontiers les statuts de cette Fédération et invitons toutes les Fédérations mineures, actuellement éparses dans le monde, à adhérer en bloc à elle.

Et puisqu'on désire convoquer à Rome le premier Congrès de la Fédération mondiale pour l'année prochaine, premier centenaire de la proclamation solennelle, par Notre prédécesseur Pie IX d'heureuse mémoire, du dogme de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, et du soixantième anniversaire de Notre consécration au sein de la Congrégation mariale, Nous bénissons de tout cœur le Congrès, ses buts et ses initiatives.

Cependant, afin qu'il en résulte des fruits plus abondants, il Nous a semblé opportun d'attirer votre attention, par la présente lettre, sur quelques points particuliers.

Le thème qui sera discuté au cours des diverses sessions, et qui Nous a été soumis par le Secrétariat central, Nous paraît on ne peut plus actuel. Il est ainsi formulé : *Recherche de la plus grande gloire de Dieu au moyen d'une sélection plus rigoureuse ; d'une union plus étroite avec la hiérarchie ; d'une collaboration plus concrète avec toutes les organisations apostoliques.* Ces formules expriment en peu de mots les choses principales qui furent exposées par Nous dans la Constitution apostolique *Bis saeculari.* Nous voulons que les Congrégations mariales tiennent cette Consti-

(1) Traduction de J. Thomas d'Hoste. Les sous-titres sont de *la D. C.*

tution comme leur code fondamental. Celles-ci, en effet, doivent être persuadées qu'elles seront d'autant plus solides, vigoureuses et puissantes dans leur action qu'elles s'en tiendront plus fidèlement aux prescriptions qui y sont contenues. (Discours du 3 mai 1951.)

Une sélection plus rigoureuse.

Une sélection plus rigoureuse est la source de tout renouvellement ; aussi faut-il la réaliser vigoureusement là surtout où existe un affaiblissement du véritable esprit. Ne doivent être admis à la consécration perpétuelle que ceux qui ont la volonté et la capacité de mener, grâce à l'observance des Règles communes, une vie catholique plus fervente, plus apostolique, plus militante. Et comme les Congrégations ont été instituées « pour toutes les catégories de fidèles » (*Reg. Com.* 4) et sont effectivement réalisées chez toutes, de la plus élevée à la plus modeste, la sélection devra s'appliquer à tous, sans exception. Cependant une telle sélection, destinée à raviver l'esprit apostolique à la lumière de l'Evangile, n'exige pas nécessairement un petit nombre de congréganistes ; elle ne s'oppose pas, non plus, à ce que les Congrégations créent, avec des moyens adéquats, de plus larges formes d'Associations pour ceux qui n'en font pas partie, spécialement s'ils sont de la même condition sociale.

Les Congrégations mariales sont une véritable Action catholique.

De Notre allocution au Congrès international de l'Apostolat des laïques, il résulte clairement que la nature de l'Action catholique est d'autant plus pure que plus étroite est, dans l'apostolat qui s'impose, son union avec la hiérarchie (*A. A. S.*, XLIII, p. 789). D'où il ressort avec évidence jusqu'à quel point dans les Congrégations mariales de laïques doivent être en honneur et lumineuses les véritables notions de l'Action catholique. En effet, une fois légitimement érigées par la hiérachie, ces Congrégations dépendent d'elle uniquement et directement dans toutes leurs œuvres d'apostolat. C'est pourquoi, ainsi que Nous l'avons précisé à plusieurs reprises, du seul fait de leur érection, de plein droit, elles doivent être dites Action catholique et mises sur le même plan que les autres organismes qui composent l'Action catholique (*A. A. S.*, p. 402, XII). La nouvelle Fédération mondiale ne portera aucun préjudice à l'organisation hiérarchique des Congrégations mariales, car tout organisme fédératif, loin de desserrer l'union obligatoire avec la hiérarchie ecclésiastique, doit et entend la rendre toujours plus stable, plus forte et plus profonde.

Collaboration avec les autres organisations apostoliques.

Une plus grande collaboration dans l'activité avec les autres organisations apostoliques doit rentrer certainement dans le cadre des principaux objectifs de la Fédération mondiale. C'est pourquoi il est à souhaiter que le prochain Congrès, inébranlablement fidèle sur ce terrain aux glorieuses traditions des Congrégations mariales, produise des fruits abondants. Les Congrégations, qui n'ont besoin d'aucun nouveau mandat ni de toute autre association pour exercer, sous la conduite de l'épiscopat, une activité apostolique universelle, non plus privée, mais confiée à leurs soins par l'Eglise (*A. A. S.*, XL, p. 402, XI), doivent examiner d'elles-mêmes, en ayant toujours en vue la plus grande gloire de Dieu, dans quelles circonstances il convient aussi d'envoyer des congréganistes même dans d'autres Associations d'apostolat dont ils puissent assumer les obligations, sans détriment spirituel pour les œuvres d'apostolat de la Congrégation ellemême.

Nous constatons enfin, avec une profonde satisfaction, comment les congréganistes, soucieux non de leur propre intérêt, mais exclusivement de la plus grande gloire de Dieu et de l'honneur de la Très Bienheureuse Vierge (*Reg. Com.* XLIII et LXVIII), se signalent par un profond attachement aux pasteurs de l'Eglise, une sincère volonté de pleine collaboration avec tous les autres, un zèle constant à assurer, suivant les directives ecclésiastiques, le maintien ou le réveil de l'esprit et des règles de la véritable Congrégation. Du plus profond de Notre âme, Nous louons hautement cette nette attitude en faveur de la religion, sachant pertinemment combien est indispensable, spécialement de nos jours, une telle disposition d'esprit pour que l'apostolat laïque, sur lequel Nous insistons tant, exerce une plus grande emprise sur les consciences.

Un autre motif de grand réconfort et de joie est pour Nous la floraison, même aujourd'hui, des Congrégations de prêtres et de séminaristes qui ont tant mérité de l'Eglise par leurs travaux, ainsi que l'atteste une tradition plusieurs fois séculaire. C'est pourquoi Nous les recommandons vivement comme particulièrement aptes à former d'excellents prêtres et à préparer opportunément les futurs directeurs des Congrégations elles-mêmes.

Il ne faut pas non plus passer sous silence tous ceux qui, conformément à Nos désirs, pratiquent comme il se doit les Exercices spirituels et, à cette très limpide source, s'efforcent de puiser inspiration, lumière et énergie soit pour imprégner leur vie de l'esprit de l'Evangile, soit pour diriger les Congrégations suivant les exigences des circonstances actuelles.

Mais particulièrement dignes de mention sont, Nous semble-t-il, les membres de Congrégations, très attachés à Nous, qui vivent dans l' « Eglise du silence » et dont Dieu seul voit dans le secret et agrée bénignement les œuvres, les sacrifices, les prières. Que tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont persécutés pour la justice, sachent que la croix, qui leur a été envoyée par la divine Providence, constitue une indubitable et importante contribution au futur retour à la vie, au salut, à la résurrection chrétienne des peuples, oppressés par tant de maux.

Les membres de Congrégations opèrent de nombreuses et de grandes choses, sans bruit la plupart du temps — ainsi qu'il convient aux

imitateurs de la Très Sainte Vierge, — dans le domaine de la formation et de l'éducation de la jeunesse et pour le renouveau de la vie paroissiale, familiale et sociale. Qu'ils persévèrent donc dans cette voie, même si elle est encombrée d'obstacles. Qu'ils continuent avant tout à se distinguer par une très effective piété envers la Vierge Marie, Mère de Dieu, comme aussi par leur recherche de la vie intérieure et leur activité apostolique universelle, consacrée surtout au renouvellement de la société, suivant les principes de la charité et de la justice sociales.

Pour l'obtention de tous ces objectifs, sous l'inspiration et avec l'intervention de la Bienheureuse Vierge Marie (*A. A. S.*, XL, p. 398), et pour le plus heureux succès de la Fédération mondiale, ainsi que du Congrès qui se tiendra l'année prochaine, Nous vous donnons de grand cœur, à vous cher Fils, à tous les directeurs de Congrégations mariales, aux associés et aux aspirants, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 2 juillet, en la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge Marie, en l'année 1953, la quinzième de Notre pontificat.

PIE XII, Pape.

LE DIMANCHE MISSIONNAIRE DU 18 OCTOBRE

Message de S. Exc. Mgr Bernardini

Attirant l'attention des catholiques sur le rôle des missions, les difficultés auxquelles elles ont à faire face et leurs besoins, Mgr Bernardini, secrétaire de la Congrégation de la Propagande, fait appel à leurs prières et leur générosité pour que personne ne se tienne en dehors de cet effort qui doit être celui de toute l'Eglise (1).

Dans le monde obscur et tourmenté de notre temps, l'Eglise catholique se révèle toujours davantage comme l'unique source de lumière, l'unique espérance de paix, l'unique voie de salut.

Son enseignement élevé d'origine divine ; sa loi immaculée et sainte ; la grâce dont elle offre le don, constituent pour ceux qui savent comprendre, les facteurs irremplaçables d'un rajustement des rapports humains et sont le don précieux que la civilisation chrétienne peut présenter au monde infidèle pour lui indiquer la voie de la vraie grandeur.

C'est pourquoi l'Eglise revendique le droit et proclame le devoir qu'elle a de servir de maître et de guide, c'est pourquoi elle développe son action dans un monde vieilli qu'elle veut restaurer dans le Christ, c'est pourquoi elle poursuit, malgré tous les obstacles, son apostolat missionnaire parmi les peuples non encore évangélisés. Seuls l'aveuglement des ennemis et l'apathie des chrétiens peuvent faire obstacle à son élan mais non l'arrêter.

« L'Eglise — déclara le Saint-Père dans une occasion solennelle — est l'Eglise de tous, elle est là pour tous, elle veut réunir tous les hommes en une seule famille comme frères et sœurs dans le Christ. Personne mieux que l'Eglise catholique ne dispose de force de conciliation, de compréhension, d'unité capables d'agir sur les convictions intimes, celles qui dominent la vie. » (Allocution aux étudiants de la Sorbonne.)

Fort de cette conscience qui a ses racines dans la nature même de l'Eglise, en conformité avec les volontés de son divin Fondateur, le catholicisme est présent dans tous les champs de l'activité humaine : pensée, travail, art, économie, politique, et en tous lieux où se trouvent des hommes.

A nous, il est particulièrement cher de considérer l'Eglise présente et œuvrant avec ses hommes et ses moyens dans l'immense monde missionnaire, où elle livre une pacifique bataille ; bataille pacifique parce que ses hommes sont armés du seul amour et tendent à faire du bien à tous, mais bataille dure pourtant et sanguinaire parce qu'à l'armée sans défense des missionnaires s'opposent la haine, la violence, l'implacable résistance du mal.

De même que dans l'obscurité mystérieuse du Calvaire : « la mort et la vie se livrèrent un terrible combat et que le Seigneur de la vie mort sur la croix, règna plein de vie », ainsi, dans le cours des temps, l'Eglise vit dans un perpétuel conflit entre la vérité et l'erreur, la vertu et le vice, la mort et la vie. Toujours combattue, elle n'est jamais vaincue.

L'Eglise aujourd'hui encore est sur le calvaire, un calvaire sanglant, en Chine, en Corée, en Indochine, et là où ne coule pas le sang, ce sont l'effort, la fatigue, l'incompréhension, l'indifférence qui comblent d'amertume les cœurs de ceux qui veulent à tout prix que le Christ vive et règne.

En la prochaine journée missionnaire qui aura lieu le dimanche 18 octobre dans le monde entier, l'attention de toute l'humanité croyante sera attirée une fois de plus sur cette immense lutte, dans laquelle ne sont pas seulement engagés les missionnaires, mais aussi tous ceux qui ont conscience de la responsabilité qui leur incombe du fait qu'ils s'appellent chrétiens.

A tant de peines angoissantes qui rendent ardue la vie missionnaire, ne doivent pas s'ajouter celles de l'oubli ou de l'abandon.

En vérité, la sollicitude des fidèles envers les missionnaires se constate à l'intérêt croissant qu'ils portent aux problèmes missionnaires et à l'augmentation des offrandes versées aux Œuvres pontificales missionnaires qui d'année en année deviennent plus importantes.

Mais il faut que dans cette manifestation nous ne soyons pas absents.

Le premier but de la Journée missionnaire est de faire connaître à tous les Missions, leur progrès, leurs problèmes.

Prédication, radio, presse, cinéma doivent faire parvenir à chaque conscience chrétienne l'appel du Christ : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans l'Eglise, elles aussi je dois les amener. »

(1) D'après le bulletin de l'Agence *Fides* du 8 août 1953.

Ils doivent faire connaître à tous les conditions spirituelles, morales et matérielles des peuples non chrétiens.

Ils doivent faire connaître la vie des missionnaires et faire comprendre à tous l'importance religieuse et civile de leur apostolat. Ils doivent se faire les interprètes de leurs besoins.

Des Missions, les évêques envoient des appels pressants et angoissés : ce sont des églises, des Séminaires, des hôpitaux, des léproseries, des Universités, des écoles, des œuvres sociales qu'il est urgent de construire ou de développer.

Il n'est pas rare que des inondations, des cyclones, des raz de marée, des tremblements de terre déterminent des désastres et des situations dramatiques qui exigent des secours immédiats.

Comment le Saint-Siège pourra-t-il répondre à ces demandes, si les fils de l'Eglise ne mettent pas dans les mains du Saint-Père les moyens nécessaires

Les Œuvres pontificales sont les mains du Pape lui-même qui demandent aide.

La Journée missionnaire invite tous les fidèles à donner la preuve des trois grandes vertus chrétiennes : la foi, l'espérance, la charité.

Aider de ses prières et de ses aumônes les Missions, est un acte de foi dans le commandement du Christ, dans la mission de l'Eglise, dans l'immense valeur même d'une seule âme, rachetée par le Sang de Jésus.

C'est un acte d'espérance car qui aide les Missions montre qu'il croit aux paroles du Rédempteur : « Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde..., donnez et il vous sera donné. »

C'est un acte de sublime charité, parce que pourvoir aux nécessités à la fois éternelles et temporelles du prochain est exprimer d'une manière très parfaite son amour de Dieu.

Pour toutes ces raisons, la Journée missionnaire est la journée la plus significative de la religion catholique et ce doit être un devoir pour tous d'y participer de la manière la plus concrète spirituellement et matériellement.

Tandis qu'il m'est agréable, comme secrétaire de la S. C. de la Propagande, et président des Œuvres pontificales missionnaires, d'adresser de sincères éloges aux directeurs nationaux et diocésains des Œuvres missionnaires et à tous leurs collaborateurs, et d'exprimer mes remerciements émus aux catholiques du monde entier pour les hautes preuves de conscience missionnaire données dans le passé, je les exhorte à se sentir davantage obligés devant Dieu, devant l'Eglise et devant l'humanité, vis-à-vis de cette merveilleuse entreprise dont le succès croissant doit assurer une plus grande vigueur à l'œuvre divine et héroïque de la conquête de tout le genre humain au suave empire du Christ.

P. BERNARDINI.

QUESTIONS ACTUELLES

L'Église et les grèves

Voici quelques prises de position émanant de l'épiscopat français ou d'autres voix catholiques autorisées sur les grèves du mois d'août dernier :

Un communiqué de S. Em. le cardinal Gerlier (1)

Le dimanche 23 août a été lu, dans toutes les paroisses du diocèse de Lyon, le communiqué suivant de S. Em. le cardinal Gerlier :

Qu'en sera-t-il du terrible mouvement de grève qui s'est étendu à toute la France lorsque ces lignes seront lues dans nos paroisses ? Je l'ignore. Avec quelle joie nous en saluerons la cessation si elle se réalise dans la paix et dans la justice. En toute hypothèse, je voudrais inviter d'un mot mes diocésains, troublés par une agitation sociale qui a rarement atteint une telle ampleur, à réagir chrétiennement devant des événements aussi graves.

Si certains ont cherché dans la complexité d'une situation douloureuse le prétexte à une entreprise politique, qu'ils en portent la criminelle responsabilité. Le point de vue chrétien est tout autre, et je l'ai dit, le 15 août, à la foule qui se pressait à Fourvière.

Il est navrant que l'ordre économique et la vie nationale puissent être bouleversés au point où ils le sont sans que beaucoup paraissent en mesurer les conséquences. Mais n'est-il pas désolant d'abord que l'on doive constater à l'origine d'un tel cataclysme des injustices et des souffrances loyalement reconnues par les plus hautes autorités dont nous comprenons, au surplus, les redoutables difficultés !

Quel service on aurait rendu à la France en prévenant l'explosion de beaucoup de colères qui auraient pu provoquer de terribles violences et ont su, d'ailleurs, jusqu'à présent, se contenir dans une dignité calme qui restera l'un des traits marquants de ce conflit !

Que les usagers des services publics si péniblement atteints par leur paralysie ne pensent pas seulement au dommage grave qu'ils subissent, mais à la souffrance de leurs frères.

Que nos prières s'unissent pour que, dans le respect de tous les droits légitimes et dans le souci des intérêts supérieurs de la patrie, la paix sociale et l'ordre normal puissent renaître demain, afin que cesse aussi l'épreuve tragique de tant de foyers modestes dont j'aurai à vous reparler.

(1) D'après la *Croix* du 23-24 août 1953.

Lettre de S. Em. le cardinal Saliège au clergé et aux fidèles de son diocèse (1)

MES CHERS FRÈRES,

Toute grève est une guerre.

Comme toute guerre, elle fait des victimes.

Parce qu'elle est une guerre, on doit tout faire

(1) D'après la *Semaine Catholique* de Toulouse du 6 septembre 1953.

pour l'éviter. Le moyen ? En supprimer les causes.

Il semble bien que le monde des humains ne soit pas encore mûr pour la paix.

Comment en serait-il autrement, tant que le cœur de l'homme n'est pas changé ?

Chercher la paix dans l'équilibre des forces, c'est une duperie. Cet équilibre est si facilement rompu !

La loyauté, l'esprit de justice qui est conditionné par l'esprit de charité universelle sont des artisans de la paix.

En attendant que ces vertus règnent parmi les hommes, il y a souffrances du fait de la grève.

Souffrances de la part des enfants qui demandent à vivre.

Souffrances de la part des ménages dont le salaire est diminué.

Un chrétien, parce que chrétien, ne peut rester insensible à ces souffrances. Pour lui, c'est porter témoignage que de secourir ceux qui souffrent. Pour lui, c'est un devoir de travailler à la place qu'il occupe à l'instauration d'un ordre humain où le travail ait la place qu'il mérite.

Les grèves sont finies, du moins provisoirement. La crise dure toujours.

Je remplis un devoir de ma charge, et je réponds à un de vos profonds désirs en ordonnant qu'une quête soite faite dimanche prochain 6 septembre, dans toutes les églises et chapelles du diocèse, à toutes les messes, en faveur des victimes de la grève.

La quête mensuelle pour les écoles libres sera renvoyée au dimanche 13 septembre.

Recevez, mes très chers Frères, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† JULES-GERAUD, cardinal SALIÈGE,
archevêque de Toulouse.

Une lettre de Mgr Chappoulie

Voici la lettre adressée par Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, aux fidèles de son diocèse, et qui a été publiée dans la Semaine religieuse d'Angers *du 6 septembre* 1953. *Elle a pour titre :* Le malaise social.

MES FRÈRES.

De pénibles et longues grèves viennent de prendre fin. Généralisées dans l'ensemble du pays, elles n'ont pas épargné l'Anjou. A Angers même, elles ont été particulièrement dures et se terminent à peine. Maintenant que le travail a repris, je voudrais, pour répondre au désir que m'ont exprimé des prêtres et des fidèles, réfléchir avec vous sur ces graves événements. Il faut en effet que nous soyons capables, en face du problème social chaque jour plus important et plus douloureux, d'observer la ligne de conduite qui convient à des chrétiens.

Les récentes grèves et les réactions de l'opinion.

Les grèves ont commencé, vous le savez, par affecter les services publics, P. T. T. et cheminots. Il en est résulté aussitôt une perturbation quasi-totale du trafic postal et ferroviaire. Chacun en a subi fortement le contrecoup, dans ses affaires et jusque dans sa vie privée. Les vacances de beaucoup en cette période d'été s'en sont trouvées gâchées, et ceux-là n'ont pas été les moins mécontents contre les grévistes. D'autres, s'élevant au-dessus de leurs préoccupations strictement personnelles, ont songé à la perte considérable que représentait pour la nation cette longue interruption de la poste et des chemins de fer. Leur inquiétude s'est accrue quand de larges fractions du secteur privé ont cessé le travail, elles aussi. On parlait avec amertume de l'impuissance de l'Etat à se faire obéir de ses propres agents, de l'anarchie montante, du règne des féodalités, de la crise du régime et de ses conséquences inéluctables.

Quant aux grévistes, ils songaient, eux, à assurer le succès de leurs revendications tout en envisageant avec angoisse que les jours de grève pourraient n'être pas payés, avec tout ce que cette perspective signifie de gêne et de misère au foyer familial.

Fatalement, de part et d'autre, les esprits s'aigrissaient. Je ne m'avancerai pas beaucoup en disant qu'en Anjou la majorité de la population, rurale ou citadine — je veux dire ici bourgeois et commerçants, — n'était guère favorable aux grévistes. A la campagne, pour des raisons que je ne veux pas détailler maintenant, on comprend toujours mal une grève, plus encore une grève des services publics. En ville, cette fois, on dénonçait ce que l'on appelait les origines politiques de la grève ; on accusait les centrales syndicales de surenchère et de démagogie ; on se scandalisait de ce mouvement de solidarité ouvrière qui faisait sortir dans la rue des travailleurs n'ayant a priori rien à réclamer pour eux-mêmes, soit que les plus urgentes de leurs revendications eussent été récemment satisfaites, soit que la situation présente de leurs employeurs rendît manifestement impossible une hausse immédiate des salaires. Bien entendu, les grévistes, de leur côté, souffraient et s'irritaient de cette hostilité à leur égard. De pénibles incidents survinrent à Angers, qu'avec tous les gens de bon sens je déplore profondément.

Journées lourdes, mauvais climat social ! Finalement, le gouvernement ayant donné des apaisements à ses agents, consenti certains aménagements à ses projets, tout est petit à petit rentré dans l'ordre. La machine tourne à nouveau. Mais chacun murmure que ce n'est pas fini, que rien n'est réglé. Des deux côtés de la barricade l'on s'attend à de nouvelles épreuves de force. Devant pareille situation ceux qui parmi nous ont le souci de penser et d'agir en chrétiens s'interrogent avec perplexité, avec angoisse même, puis-je dire. A ces hommes, adversaires des grévistes ou grévistes eux-mêmes, je demande de bien vouloir méditer les quelques réflexions qui suivent.

Que faut-il penser :

I. De la grève des services publics ?

D'abord il faut avoir le courage de renoncer à cette conception trop simpliste qui fait de la récente grève des services publics une simple opération politique. Quelle que soit l'habileté des stratèges professionnels de la politique, ils n'auraient pas eu assez de puissance pour faire réussir et durer un mouvement d'aussi vaste envergure. La grève du personnel des P. T. T. et des chemins de fer n'a pu s'installer que parce qu'un nombre considérable de postiers et de cheminots avaient le sentiment d'être insuffisamment rémunérés par l'Etat leur patron, en même temps qu'ils se sont crus menacés dans les avantages garantis par leur statut. En méconnaissant cette donnée du problème on fait vraiment trop piètre crédit au bon sens de toute une catégorie de Français. On oublie qu'un gréviste, même employé de l'Etat, sait bien que la grève est toujours redoutable à qui la pratique, puisqu'elle met en jeu son gagne-pain et son avenir. Il ne faut pas non plus faire trop facilement bon marché du sens très vif qu'ont de leur devoir professionnel la grande majorité des postiers et des cheminots. Pourquoi croire qu'ils ont consenti de gaieté de cœur à paralyser pour un temps la vie du pays, ces hommes dont nous apprécions chaque jour la conscience et la compétence qu'ils mettent à faire leur métier ? Nous avons

admiré leur attitude pendant la guerre et sous l'occupation. Nous sommes fiers, nous qui si aisément nous dénigrons, de la façon dont fonctionnent nos chemins de fer. Alors ne nous laissons pas entraîner par la colère et la passion à porter des jugements aussi superficiels qu'injustes.

II. Du mouvement syndical ?

Il ne faut pas non plus prononcer d'emblée une condamnation sommaire sur le mouvement syndical. Certes, il peut arriver que des dirigeants de syndicats n'aient pas tous, quand éclate une grève, des intentions parfaitement pures. La politique, là encore, peut intervenir et aussi le désir de faire pièce au syndicat concurrent en lui soufflant sa clientèle par une surenchère bien orchestrée. Mais quand bien même toutes ces suspicions seraient fondées, il reste que le syndicat demeure un organisme indispensable et de premier plan pour grouper les travailleurs, assurer la défense de leurs droits et le succès de leurs légitimes revendications face à leurs employeurs, Etat ou patronat, lui-même organisé. Le syndicat a en outre la charge de contribuer à l'éducation professionnelle, civique, sociale de ses adhérents. Nous n'avons pas le droit de ne juger une institution que par ses déformations ou ses abus ; il n'en est pas une alors ici-bas qui triompherait de la critique. Nous, chrétiens, nous ne devons pas oublier non plus ce que les Papes ont dit du syndicalisme, de sa légitimité et de ses possibilités bienfaisantes dans l'ordre des choses actuel. Or, je ne sache pas que Rome ait encore révoqué de tels enseignements.

III. Du principe de la grève en général ?

Du droit de grève, de l'usage de la grève, il ne faut pas non plus parler à la légère. Il y aura dans onze ans un siècle que ce droit a été reconnu aux travailleurs français. En a-t-on abusé à certaines heures, en a-t-on fait parfois une arme politique ? Ce n'est que trop certain. Et les grèves des services publics ne sont-elles pas toujours déplorables quelle qu'en soit l'origine ? C'est le sentiment de beaucoup. Mais quel homme de bonne foi oserait nier que la grève ait constitué trop souvent le seul moyen efficace pour le monde ouvrier de faire entendre sa voix, de réclamer son pain quotidien, d'obtenir la diminution de journées de travail abusives ou encore de meilleures conditions de sécurité et d'hygiène ? Et qui donc aurait le front d'affirmer qu'aujourd'hui la situation des ouvriers et petits employés est devenue si parfaite dans une société harmonieusement organisée de telle sorte que la grève constituerait une une arme périmée et son usage toujours une faute ? Nous, chrétiens, qui devons aimer la vérité pardessus tout, sachons donc regarder les choses en face et ne laissons pas les arbres nous cacher la forêt.

IV. De la solidarité ouvrière ? Sa signification profonde.

Enfin — et ceci est plus malaisé pour beaucoup à comprendre — n'accablons pas de sarcasmes les travailleurs qui nous parlent de la solidarité ouvrière et qui n'hésitent pas à se mettre en grève pour soutenir et faire aboutir les revendications de leurs camarades d'une autre profession. Que des hommes et des femmes dont la vie quotidienne est également pénible, qui souffrent de la médiocrité de leurs salaires et de l'insécurité de leur emploi, qui sentent d'instinct que la monotonie mécanique des mêmes gestes constamment répétés au long d'une chaîne ou devant une machine, dans l'atmosphère souvent malsaine d'une usine trop bruyante pour leurs nerfs, brime et détruit leur personnalité, que ces hommes et ces femmes éprouvent le besoin d'exprimer leur solidarité, quoi de plus naturel ? Ne sont-ils pas frappés des mêmes maux ? Qu'ils cherchent à mettre en commun leurs souffrances et aussi leurs espoirs, quel chrétien pourrait s'en scandaliser ? N'est-ce pas saint Paul qui a écrit : « Portez les fardeaux les uns des autres, c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ » ?

Le monde ouvrier sent puissamment aujourd'hui les liens qui unissent ses divers membres les uns aux autres. Cette foule immense des usines, des mines, dont la science moderne et ses applications pratiques ont engendré la naissance, qui n'a pas encore dans la société la place qui lui revient, vibre facilement à l'unisson : elle peine et elle espère en commun jusque par-delà les frontières de chaque nation. Elle cherche avec ardeur à réaliser cette « promotion ouvrière » dont l'aspect matériel n'est qu'un des éléments. Il ne serait pas sage de se dresser contre cette conscience que le monde ouvrier a pris de lui-même et de son unité profonde. Et il n'est pas honnêtement permis de condamner l'unité ouvrière pour ce seul motif que le parti communiste cherche à en dégager sur le terrain de la tactique politique l'unité d'action, instrument redoutable dans ses mains pour s'emparer du pouvoir.

Après les grèves, que faire pour remédier au malaise social ?

Est-il des leçons à tirer des grèves d'hier ? Je le crois, et aussi bien pour les employeurs que leurs salariés.

I. Du côté de l'Etat.

Que l'Etat, contre qui vient se dresser toute une partie de son personnel, s'efforce d'être un patron consciencieux et juste, lui qui a la charge d'assurer le gagne-pain de tant de fonctionnaires et d'employés, sans parler du vaste secteur des entreprises nationalisées. Qu'il n'abuse pas de l'anonymat de la machine administrative pour se dérober à ses responsabilités. Que le changement si fréquent des hommes au pouvoir ne soit jamais pour un gouvernement le moyen facile d'éluder les engagements pris par ceux qui l'ont précédé. Le respect que les chrétiens doivent porter à l'autorité ne nous interdit pas de réfléchir à cet aspect du problème lorsque éclatent de ces terribles grèves des services publics, si cruellement dommageables au bien commun.

II. Du côté des patrons : la nécessité de rechercher le contact avec les ouvriers.

Dans le secteur privé d'autre part, ne convient-il pas de demander au patronat de porter sur la situation sociale de l'heure présente un jugement lucide, exempt de passion, de préjugés, d'égoïsme de classe ?

Pourquoi ne pas se prêter de sang-froid et en tout temps à des entretiens ouverts et confiants avec les représentants du monde ouvrier ? Il est mauvais de ne consentir à des contacts que sous le coup de la menace à l'heure des réclamations bruyantes ou brutales. Les concessions que l'on se laisse arracher, que l'on subit contraint et forcé, si substantielles qu'elles puissent être parfois pour les bénéficiaires, ne réussissent alors à rien changer au climat social. Au contraire, des ententes librement réglées allègent l'atmosphère, telles les conventions par exemple passées il y a queques mois dans l'industrie textile entre patronat et syndicats, en dehors de toute tension aiguë. Serait-ce trop demander à des patrons, à des patrons chrétiens notamment, de traiter leurs ouvriers en hommes raisonnables, en adultes capables de comprendre ce que l'on prend la peine de leur expliquer loyalement, d'agir à leur égard comme vis-à-vis d'égaux, de véritables frères en un mot ? L'esprit serait meilleur en bien des entreprises — car la question salaire n'est pas tout le problème, si capitale soit-elle — si le patron et ses délégués faisaient effort pour expliquer au per-

sonnel la marche de l'affaire, ses succès, ses difficultés et ses échecs, l'associaient en un mot à leurs préoccupations et à leurs espoirs. A beaucoup de salariés, les plus intelligents, la besogne quotidienne pèserait moins lourd si les dirigeants de l'usine commentaient leur propre activité, leur faisaient entrevoir où aboutissent, dans l'organisation si complexe d'une industrie moderne, ces gestes étroitement limités qu'ils refont à longueur de journée et qui engendrent au bout du compte la nausée du travail.

S. S. Pie XII a dit souvent, en termes profonds et émouvants, que le premier devoir des chrétiens était de s'employer sans relâche à introduire la note humaine dans cette terrible machinerie de la production moderne qui semble ne connaître que des rouages à l'impitoyable fonctionnement quasi mathématique. Des patrons qui veulent se comporter en chrétiens dans l'exercice de leur devoir d'état ne feront pas fi de tels conseils. Grâce à Dieu il en existe déjà qui font honneur à l'Eglise, qui ont le courage de se grouper pour étudier sa pensée et chercher comment l'appliquer. Mais combien d'autres se murent encore dans un perpétuel refus de comprendre et d'agir, quand ils n'attaquent pas ouvertement l'enseignement social qu'à la suite du Souverain Pontife, leurs évêques, comme il leur appartient par droit et par devoir, tentent de leur donner ! Ces hommes paraissent préférer à une saine évolution une catastrophe qui les engloutira, en même temps qu'elle couvrira la France de ruines spirituelles, morales et matérielles.

Quelques conseils aux militants chrétiens du monde ouvrier.

Cependant je serais à bon droit accusé de partialité si je n'adressais aussi quelques conseils aux catholiques du monde ouvrier, à ceux qui figuraient hier parmi les grévistes.

I. L'importance d'une grève doit se proportionner à celle de l'objectif à atteindre.

Puis-je leur dire d'abord qu'une grève doit être proportionnée à l'importance de son objet ? Une grève qui fait cesser le travail à une masse d'hommes et de femmes, qui arrête par ses conséquences une partie de l'activité vitale du pays, ne peut se justifier que par la gravité des objectifs à atteindre. Or, il faut dire que nombre d'esprits raisonnables ont estimé que dans la dernière grève des services publics il y avait disproportion entre les torts, fatalement considérables, causés à l'économie nationale et l'importance du but poursuivi. Ce n'est pas être l'adversaire systématique des grévistes d'hier que de trouver une large part de vérité dans cette manière de voir.

II. Pas de grève « égoïste ».

Une grève non plus ne devrait pas être déclenchée par la considération unilatérale de l'intérêt des ouvriers d'une seule profession, sans qu'aucun compte soit tenu de l'intérêt des travailleurs des autres professions. Il est des grèves que l'on peut qualifier d'égoïstes et qui nuisent à l'ensemble du monde du travail. Cette vue de l'intérêt général, à laquelle doivent se subordonner les intérêts particuliers, si légitimes soient-ils en eux-mêmes, les chrétiens, responsables et militants de syndicats, ne peuvent se permettre de la méconnaître.

III. La fin ne justifie jamais les moyens.

Des chrétiens encore, engagés dans une grève, n'ont pas le droit d'utiliser des moyens injustes pour la faire aboutir au succès. En morale chrétienne, ici comme ailleurs, la fin ne saurait suffire à justifier les moyens. Il faut aussi qu'ils se gardent de laisser la haine s'emparer de leur cœur et les gouverner. La « lutte des classes », suivant l'expression consacrée du vocabulaire marxiste, avec ce qu'elle signifie d'hostilité systématique et volontaire, ne saurait avoir droit de cité parmi les chrétiens. Ouvriers, cadres, patrons, dans la perspective évangélique, tous demeurent frères, quelle que puisse être la violence des intérêts qui les opposent les uns aux autres à certains moments.

IV. Un militant chrétien ne peut se comporter en toutes choses comme un militant matérialiste.

Mêlés à des hommes étrangers à notre foi, luttant côte à côte avec eux pour défendre la cause du monde ouvrier, les chrétiens doivent cependant se persuader qu'ils ne peuvent en toutes choses faire comme eux, leur ressembler sur tous les points. Un chrétien n'a jamais été depuis les origines de l'Eglise un homme comme tous les autres. C'est même pour cela que le monde antique tenait les premiers fidèles pour suspects et les persécutait. Si puissant que soit le désir des chrétiens, dans le combat du monde ouvrier pour sa promotion, de ne pas se désolidariser de leurs frères, si forte leur volonté de ne pas se séparer de la masse, suivant l'expression courante, il est des attitudes dictées par des conceptions purement matérialistes de la destinée humaine qu'il ne leur sera jamais permis d'adopter. A coup sûr, ils en souffriront à certaines heures comme d'une vraie diminution. Mais le sacrifice exigé d'eux pour demeurer fidèles à leur foi, celle-ci même leur dit qu'il sera fécond et profitable au vrai bonheur de leurs frères ouvriers. Il appartient à une « Action catholique ouvrière » profondément surnaturelle dans son esprit de tenir sans cesse en haleine sur ce point les militants chrétiens courageusement engagés dans l'effort syndical pour un avenir nouveau des travailleurs.

V. Difficulté et grandeur de la mission du militant chrétien dans le monde ouvrier.

La mission de l'ouvrier chrétien qui veut servir ses frères de travail est rude jusqu'à exiger parfois de l'héroïsme. « Il est rejeté par tous, écrivait récemment S. Em. le cardinal Saliège : par beaucoup de chrétiens par un réflexe de défense, par les marxistes qui ne peuvent pas le convertir à leur idole. Il est un signe de contradiction : il est la première ébauche d'une civilisation ouvrière chrétienne. »

Pour moi, j'ai confiance que les ouvriers chrétiens de l'Anjou, ceux des usines et des mines, auront assez de foi et de générosité pour ne céder ni à la peur ni au découragement. Et parce qu'ils chercheront loyalement à être fidèles à l'Eglise, à se pénétrer de ses enseignements, à être dociles aux conseils de leur évêque, Dieu les récompensera en les gardant des périls qui inévitablement les guettent au milieu de tant de leurs camarades accoutumés à ne pas penser et à ne pas sentir chrétien.

Conclusion.

I. L'importance du « climat » moral pour la solution du problème social.

Telles sont, mes Frères, les quelques réflexions que m'ont suggérées les heures douloureuses que nous venons de vivre. Elles n'ont aucune prétention à la nouveauté ni à l'originalité ; elles ne sont souvent que l'écho de lectures ou de conversations récentes avec des hommes avertis des problèmes sociaux, avec des patrons et des ouvriers.

Si elles portent avant tout sur l'aspect moral de la crise sociale, c'est parce que ce domaine est plus spécialement celui d'un évêque ; et c'est aussi parce que je suis persuadé que la question « climat » a une importance considérable dans la recherche des solutions au problème social. Mais je n'ignore

pas pour autant les nécessités de la réalité économique, les difficultés auxquelles le patronat se heurte un peu partout, notamment à Angers, patronat qui n'a pas toujours à sa disposition les fameuses « marges bénéficiaires » dont on parle parfois trop facilement. Je sais aussi qu'un travailleur ne peut pas se résigner à un salaire qui lui permet à peine parfois de manger à sa faim ; et je n'ignore pas non plus qu'il y a un problème urgent des salaires anormalement bas.

II. Que les catholiques angevins veuillent bien lire et méditer cette lettre.

Je souhaite que les catholiques angevins acceptent de prendre connaissance de cette lettre. Que l'on ne dise pas comme certains, paraît-il, au lendemain de mon cri d'alarme sur la crise du logement à Angers : « Mais de quoi donc se mêle notre évêque ? Sa mission est de nous apprendre à prier. » Certainement ; mais vous apprendre à prier en chrétiens, c'est du même coup vous apprendre à aimer vos frères et à vous soucier de leurs nécessités, quelle que soit votre classe sociale et la leur.

Que l'on ne dise pas non plus que je suis lié à un parti et que veux favoriser une politique déterminée. Je n'appartiens qu'au Christ et à vous-mêmes, dans l'amour et l'obéissance à la Sainte Eglise. Quant à la politique, la seule que je me permets de préconiser, c'est celle du bon sens et de la justice sociale, celle qui ne veut pas que l'égoïsme aveugle de certains de nos compatriotes un peu partout à travers le pays, le manque d'imagination réellement effarant de trop d'hommes en place, ne mènent la France au désordre et à la ruine. Fasse Dieu dans son infinie bonté que je sois compris par beaucoup : c'est mon plus ardent désir.

Je vous renouvelle, mes Frères, l'assurance de mon très affectueux dévouement en Notre-Seigneur et Notre-Dame.

Le 4 septembre 1953.

† HENRI-ALEXANDRE CHAPPOULIE,
évêque d'Angers.

Un appel de l'Action catholique ouvrière (1)

Depuis plusieurs semaines, des millions de travailleurs français sont en grève. L'Action catholique ouvrière (A. C. O.), dont les membres militent dans des organisations syndicales et politiques diverses, n'a pas pour mission de proposer des solutions techniques aux problèmes économiques et politiques. L'A. C. O. est, en effet, un organisme de l'Eglise catholique.

Mais la misère matérielle et spirituelle qui, depuis longtemps, va sans cesse croissant dans les quartiers populaires, amène l'A. C. O. a lancer cet appel qui se veut fraternel pour tous.

Depuis de longues années, la classe ouvrière de France n'a connu que des déceptions. Ses légitimes espérances (et ses espoirs n'étaient pas que matériels) ont été trahies ; les contrats où elle était partie ont été ou déchirés ou ignorés ; son esprit de conciliation s'est trop souvent heurté à l'intransigeance et à l'aveuglement d'employeurs et de représentants des pouvoirs publics misant sur la faiblesse d'organisation de la classe ouvrière, affaiblissement qu'ils ont voulu et poursuivi systématiquement.

Les conditions de vie des travailleurs sont devenues de mois en mois plus précaires. La misère règne dans un grand nombre de foyers ouvriers, tandis qu'un petit nombre d'enrichis et de jouisseurs étalent un luxe insolent. Il nous revient alors la parole de saint Jacques, militant du Christ : « Il crie contre vous le salaire dont vous avez frustré les ouvriers. » Il devient de moins en moins contestable que les structures sociales, économiques et politiques actuelles sont pour une large part à l'origine de l'injustice sociale d'une économie inhumaine et d'une politique de classe contraire à l'esprit même de l'Evangile.

L'Etat, dont la vocation est la sauvegarde du bien commun, ne doit-il pas fonder son prestige et son autorité sur le service de ce bien commun ?

La classe ouvrière est entrée dans la grève pour que « ça change », c'est-à-dire pour que cessent non seulement la misère et l'injustice, mais également pour que disparaissent les causes mêmes de cette misère et de cette injustice. Mais il faut que le pays sache qu'en s'engageant dans la grève, la classe ouvrière accepte de lourds sacrifices, trop souvent méconnus, pour l'avènement d'une société plus fraternelle et plus juste.

C'est pourquoi, organisme de l'Eglise catholique et en tant que tel, ayant comme le Christ pris le parti des petits et des humbles, nous saluons très fraternellement nos frères chrétiens ou non qui, aujourd'hui, avec nous, combattent pour la justice.

Aux chrétiens qui sont dans le combat, dans le combat qui ne cessera pas avec la grève actuelle, nous demandons de ne pas se laisser détourner des objectifs de justice et de charité qui justifient leur action et font leur véritable force.

A tous les chrétiens, grévistes ou non, nous rappelons l'impératif permanent de la loi de l'Evangile, en ce qui concerne le don d'eux-mêmes. L'amour que les chrétiens font profession de porter à Dieu et à leurs frères leur fait obligation d'être au premier rang de ceux qui construisent aujourd'hui une cité de justice et de fraternité.

Le bureau national de l'A. C. O.

(1) D'après *la Croix* du 26 août 1953.

Grèves et services publics

Citons enfin ce passage d'un article du P. Gabel qui met en lumière ce principe sur lequel il est bon de s'arrêter, que la grève des services publics revêtant l'aspect d'une guerre totale, les règles de morale qui permettent de juger de la légitimité d'une telle guerre doivent lui être appliquées (1) *:*

[...] Si l'ordre doit être maintenu dans le secteur public, la justice doit y être aussi scrupuleusement assurée. Plusieurs moralistes qualifiés ne pensent pas que l'on puisse d'une manière absolue refuser le droit de grève aux fonctionnaires.

Mais l'usage de ce droit est des plus délicats.

On a dit souvent que la grève était, comme la guerre, une épreuve de force.

Une grève générale des services publics est une guerre totale. Il faut donc faire jouer ici les principes qui, en morale, nous permettent de juger si une guerre est juste ou injuste.

Dans quel embarras nous nous trouvons actuellement en raison des conséquences effroyables qu'entraîne la guerre moderne ! Malgré les conventions et malgré, si l'on peut dire, la bonne volonté des hommes, une guerre moderne devient inévitablement totale, atteignant plus les non-combattants dans leur corps et leurs biens que les combattants eux-mêmes.

Celui qui est tenté d'engager la guerre doit avoir mis en œuvre tous les moyens de conciliation et recouru à l'arbitrage ; il doit examiner si les maux qu'il accumule ne sont pas supérieurs aux avan-

(1) D'après *la Croix* du 4 septembre 1953.

tages qu'il retire ; une fois la lutte déchaînée, il doit modérer les dégâts et chercher tout moyen de terminer rapidement le conflit.

Toutes conditions très difficiles à remplir : notre histoire internationale le prouve surabondamment. Et pourtant on ne peut dire, pour autant, que toute guerre soit absolument injuste et donc qu'il n'y a plus de cas où elle devient inévitable pour un pays. Il en va de même pour une grève générale des services publics. Si juste qu'elle soit dans ses motifs, si mesurée qu'on la veuille dans ses moyens, si rapide qu'on la cherche dans son terme, elle devient par la force des choses une guerre totale.

Or, une guerre totale n'arrange rien et compromet tout (1).

(1) Pour une étude plus complète de la question de la grève, de sa législation et des problèmes de morale qu'elle soulève, nous renvoyons nos lecteurs à *la D. C.*, n° 1117, du 23 mars 1952, col. 321 et s.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception du maréchal Juin

Réponse de Maurice Genevoix au discours du maréchal Juin (1)

MONSIEUR...

Souffrez que je m'arrête ici, je veux dire sur ce seul premier mot. Il est sous cette coupole, vous le savez, de tradition. Et vous savez aussi que des précédents illustres l'y ont définitivement assurée.

Monsieur, l'un des maréchaux de France qui vous ont précédé à cette place, quand il n'était encore que le capitaine Lyautey, publiait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1891, un article qui fit sensation. Il y traitait du « Rôle social de l'officier ». Les idées qu'il exprimait n'avaient contre elles — mais c'est beaucoup — que d'être en avance sur leur temps. Pareille actualité, divinatrice et prophétique, se retrouvait dans un second article, publié quelques années plus tard, sur le « Rôle colonial de l'armée ». C'est elle, je pense, qui devait inspirer à un éditeur avisé, quelque demi-siècle écoulé, l'idée de réunir ces deux articles en une plaquette de librairie. Doublement avisé, puisqu'il vous demanda de vouloir bien en écrire la préface. L'Africain de naissance que vous êtes a dû tenir, j'imagine, à plaisir et à honneur, de faire ainsi écho à la voix d'un grand Africain d'adoption, dont la personne, l'autorité, l'exemple avaient marqué votre jeune carrière, que vous aviez admiré et aimé.

L'accueil d'un officier d'infanterie.

J'ai lu, vous le pensez bien, cette préface. J'ai lu aussi, plus nombreuses que je l'eusse pensé, d'autres préfaces que vous avez signées. J'ai même lu, j'ai lu surtout ces « dépêches et ces rapports » dont vous parliez il y a un instant. « De telles pièces, disiez-vous, quand la marque en est personnelle et qu'une pointe de fantaisie y trahit l'originalité du caractère, sont parfois de nature à piquer une curiosité littéraire. » C'était là bien juger, Monsieur, s'il s'agissait seulement d'apprécier la qualité d'une plume. La vôtre, lorsque vous en avez eu le loisir ou encore lorsqu'il l'a fallu, s'est révélée de bon usage, ferme et sûre. Mais à côté d'une pointe de fantaisie, n'auriez-vous pas laissé percer..., je ne voudrais pas dire une pointe, mais un soupçon, une ombre de coquetterie ! Il n'était nul besoin, je vous l'assure, de piquer notre curiosité littéraire. Celle qu'on avait ici de vous, y compris les écrivains — car il en est à l'Académie, — ne demanderait à vos écrits, comme je viens de le faire moi-même, que de traduire à leur façon, qui est bonne et ne la trahit point, l'image du grand soldat que nous recevons aujourd'hui.

Aussi bien avez-vous pris soin de nous en avertir vous-même. Vous vous êtes présenté en personne avec une netteté carrée, carrée comme ce corps d'armée dont vous rêviez en abordant la côte italienne, et que vous avez obtenu. Mais j'y reviendrai tout à l'heure : car j'ai le sentiment, même après les paroles émouvantes que vous venez de prononcer, qui vous campaient devant nos yeux « dans la nudité de votre conscience de soldat », d'avoir encore quelque chose à dire.

N'attendez surtout pas de moi, Monsieur, que je me risque à tenter de vous quelque portrait d'apparat, « sous le scintillement de vos étoiles ». Dans la préface que je mentionnais tout à l'heure, vous montrez le capitaine Lyautey, à Florence, méditant devant le portrait « d'un jeune seigneur de la Renaissance, l'épée au côté, la main posée sur un livre ». A Dieu ne plaise que je cède, malgré la solennité de la circonstance, aux apprêts d'un art aussi pompeux !

Peut-être avez-vous remarqué — cela n'est point très malaisé — l'aspect à la fois vénérable, harmonieux et noble assurément, mais quelque peu vétuste et même légèrement fatigué du lieu où nous vous recevons ? Vous le voyez, nos fauteuils ne sont que des banquettes, revêtues d'un velours sans moelleux, imperceptiblement ou trop perceptiblement passé : il vous sera désormais loisible, très longtemps, nous le souhaitons, d'en apprécier l'austère raideur... Mais en dépit de ces apparences, superficielles assurément, vous êtes ici dans un lieu bien vivant, et même fervent. Il est peu, il n'est pas d'événements où la communauté française se trouve intéressée au vif, qui ne viennent retentir ici-même, émouvoir cette coupole de leur rumeur, de leurs échos. Nous sommes des hommes, et qui nous émouvons, et qui dès lors nous passionnons. Comment en serait-il autrement ? L'ataraxie parfaite, en arrêtant les battements du cœur, tend de soi-même vers la mort. Nous ne sommes pas

(1) Voir *D. C.* n° 1154 du 23 août 1953, col. 1061 et suiv. Les sous-titres sont de *la D. C.*

sages à ce point, Dieu merci. Notre cœur bat, s'échauffe, et nous le sentons vivre en nous. Mais ce qui le pasionne, en effet, ce qui l'anime, à travers les conflits d'idées, les divergences des tempéraments, en dépit des erreurs ou des malentendus inhérents à notre condition d'hommes, soyez sûr que c'est un même amour, un même constant souci des mêmes durables et pures valeurs qui nous ont faits ce que nous sommes, le même respect d'une tradition française, dont nous nous réclamons comme vous, qui nous engage, et qui, au plus vrai de nous-mêmes, nous rassemble — votre élection le prouve — unanimement.

Ce mot de tradition, voici que pour la seconde fois je viens de le prononcer. On le respire dans la maison, vous voyez, je suis tenté de dire : au pluriel. Peut-être, alors, vaudrait-il mieux parler d'usages, plus modestement formels, mais auxquels une longue expérience a conféré force de loi. L'un de ces usages-là, qui ne tient compte ni des préférences, ni des désirs, ni des mérites personnels, me vaut l'honneur de vous recevoir. Je ne vous cacherai pas que je ne l'avais point brigué, trop conscient que j'étais de la relativité de ces mérites. Je vois, tout le monde voit ici, des hommes que leurs mérites, en effet, désignaient, d'autres que l'amitié, l'enthousiasme, l'émulation soulevaient comme à l'envi d'une chaleureuse bonne volonté. Entre les uns et les autres, le règlement a prononcé, la mort aussi, et l'heure imprévisible qu'elle choisit pour porter ses coups. Directeur de notre compagnie à celle où notre regretté confrère, notre ami Jean Tharaud nous quittait, j'avais seulement à obéir.

J'ai obéi, me rappelant d'ailleurs que j'avais été soldat. Mais j'ai senti qu'il me faudrait quelque courage, je dis cela très simplement, sans amour-propre aucun je le crois, sans non plus feindre une modestie de circonstance qui n'a pas été la mienne, ou dont les secrets scrupules n'intéressent, en vérité, que moi. Seulement, à ce courage, il me fallait m'encourager. Nous voici là dans un domaine qui vous est, Monsieur, familier : vous savez donc qu'il est sage et prudent d'y compter d'abord sur soi.

C'est bien ce que j'ai fait, par obéissance toujours. J'ai rappelé à moi, je vous l'ai dit, le jeune officier d'infanterie que j'ai été, qui me ressemble encore, et pour cause, comme un frère. Car si jamais hommes d'une génération furent voués, une fois pour toutes, par leur jeunesse durement forgée, ce sont bien ces garçons de 14, vous, moi, nos camarades du front. Ce n'est pas une figure littéraire, qui ne serait alors qu'outrancière et ridicule, mais l'expression fidèle et directe d'une vérité pour nous bouleversante : chacun de nous garde en lui comme un double, resté juvénile et ardent, plein de foi, de gaieté, paré de tous les prestiges, de tous les rêves, de tous les espoirs du printemps, et pourtant si grave et si pur, si riche de clartés sur l'homme et sur son destin ici-bas qu'aux heures de doute où nous allons vers lui nous l'abordons comme un jeune frère aîné, beaucoup plus sage, meilleur que nous.

Laissez-moi ici vous citer : « Les classes appelées par la mobilisation, le 2 août 1914, ont été, semble-t-il, instruites par une génération d'officiers plus humains, plus sociaux, encadrées par un nombre croissant d'officiers de réserve, qui associaient leurs camarades de l'active à de nouvelles préoccupations. L'armée de la Marne, celle de Verdun, celle de nos offensives victorieuses, a été unie et fraternelle : des gens venus de tous les horizons, rapprochés dans la misère et la gloire *par une camaraderie totale, plus sainte que bien des amitiés.* » Comment de telles paroles ne m'auraient-elles touché le cœur ? Vous aviez fait les premiers pas. Désormais, j'avais du courage.

Du Chemin des Dames au Rif.

Vous êtes né, Monsieur, à Bône, fils d'un soldat de souche saintongeoise, c'est-à-dire d'une terre de pionniers, et d'une mère corse, c'est-à-dire de bon sang. De votre vocation militaire, on peut dire qu'elle vous attendait et aussi qu'elle ne fut en rien contrariée. De l'école au lycée, du lycée à Saint-Cyr, vous avez connu le destin des bons élèves de la IIIe — c'est de la République que je parle — qui savait reconnaître les siens et ménager une suite d'étapes, aussi laborieuses que sûres, à ceux qui s'en montraient dignes. Chacun sait, je le rappelle pourtant, que vous fûtes un très brillant élève, sorti *major* de sa promotion saint-cyrienne. Mais cela même ne vous particularisait pas encore : ce n'était qu'une façon scolaire de vous révéler déjà hors de pair.

Si je songe à votre adolescence, à votre enfance, (et comment n'y songerais-je, si je considère que l'enfance, pour chaque homme particulier, détient déjà tous les secrets, tout l'avenir d'une future destinée ?) laissez-moi me complaire à évoquer, derrière l'écolier, le garçon libre des vacances. Votre grand-père maternel était gardien de phare, dans un îlot, près de la côte bônoise. Vous l'alliez voir, le monde était à vous : les amples plages solitaires, l'immense bruit croulant du ressac, les cris des oiseaux marins, le vent, les roches, le bleu des flots, la rousseur ardente des falaises. Ce goût vous est resté, ce besoin. Aujourd'hui, dans vos forêts limousines, chères aussi aux frères Tharaud, il vous plaît de retrouver les arbres, le secret des layons, des fourrés, leur solitude, leur bourdonnant silence. Ainsi vous êtes de ceux pour qui le vieux mythe d'Antée garde son sens inépuisable et son pouvoir revigorant. J'y vois la marque des hommes vrais, naturels, soucieux d'affermir leurs pas dans un monde — des mondes parfois — où la virtuosité des funambules et le mirage de leurs succès tournent souvent des têtes que l'on eût souhaitées plus solides.

Tout à l'heure, dans votre remerciement, vous évoquiez, « dolente et hautaine », la grande figure de Maurice Barrès. C'est lui, nous disiez-vous, « qui vous apprit à être vous-même, à comprendre de préférence par intuition profonde, à voir les liens en quelque sorte charnels qui unissent l'homme à sa terre et à mieux utiliser les forces de l'instinct » ; mais tout cela était en vous. On a parlé, à propos de Barrès, de disciples ; mais les grands écrivains, les vrais, ne recrutent pas, ne fondent pas d'écoles. Péguy non plus n'a pas ouvert boutique, du moins littérairement parlant ; il ne s'est pas voulu de disciples. Et même, quand il se fit libraire et qu'il n'eut que des associés, ce ne fut pas une réussite. Les grands écrivains sont libres et laissent aux autres leur liberté. Ils se contentent d'être des éveilleurs, et, pour chacun de nous, dans cette liberté intérieure où l'individu se retrouve, à laquelle ils n'attentent jamais, comme des sourciers miraculeux. C'est ainsi que Barrès peut-être vous a ramené vers l'enfant des vacances, ivre

l'espace et débordant de vie, roi d'un royaume qui ne ment pas.

Vous voici donc jeune officier. Tout de suite, vous revenez à cette France d'outre-Méditerranée, cette France nord-africaine où vous sentiez, alors comme aujourd'hui, comme à Saint-Cyr, comme à Paris, votre patrie. Non qu'une nostalgie juvénile vous ramenât vers ces rivages que vous n'aviez quittés qu'une fois avant votre entrée à Saint-Cyr ; et non plus que vous y inclinât « une parfaite aptitude — ce sont, Monsieur, vos propres termes — à vivre au sud du 35e parallèle ». Mais l'on se battait au Maroc.

1912, 1913, cela nous achemine tout droit vers un mois d'août que nous n'avons pas oublié. Une semaine avant la déclaration de guerre, votre colonne affrontait le plus dur de ses combats marocains. Vous y avez sûrement songé depuis. Vous y songiez encore, j'imagine, lorsqu'en 1946, après un tiers de siècle traversé de fortunes diverses, vous préfaciez le livre où le général Guillaume retraçait les étapes de *la pacification de l'Atlas.* Vous évoquiez les pistes qui conduisaient alors vers le « réduit des irréductibles » et où « des chefs de tous grades s'étaient, pendant des années, durcis au feu et à la peine, et habitués aux réflexes des gens de guerre. Ce sont eux, ajoutiez-vous, qui ont formé plus tard, aux heures désespérées comme aux heures de victoire, le gros des cadres de notre armée d'Afrique ».

C'est avec ces tabors marocains, ces troupes d'irréguliers qui deviendront bientôt nos régiments de tirailleurs, que vous vous battez en France. Deux fois blessé, cinq fois cité, ce sont là des états de services que vous me permettrez de dire, en connaissance de cause, honorables. Une grave mutilation, des mois d'hôpital, un séjour au Maroc, comme aide de camp, au côté de Lyautey, l'affection, comme toujours clairvoyante, que vous porte ce grand « patron », celle même que vous lui rendez, ne vous empêchent pas de retourner volontairement au front et de vous y battre encore, au Chemin des Dames, par exemple.

Je ne vous suivrai pas, Monsieur, tout au long d'une carrière où l'ancien *major* de Saint-Cyr ne déçut à aucun moment les pronostics de ses premiers maîtres. Elle est de celles dont le sillage évoque l'aisance et la facilité. Vous-même, à ce que l'on m'a dit, ne laissez pas de croire, en ce qui vous concerne, à la réalité de cette chance particulière qu'on nomme, aux troupes d'Afrique, la baraka, et qui implique pour l'homme de guerre une nuance de superstition. Rassurez-vous : je n'irai pas jusqu'à vous contraindre à effleurer d'un doigt discret nos boiseries académiques... Vous passez par l'Ecole de guerre, vous y professez même un moment. Mais c'est toujours votre Afrique natale, toujours cette France de l'Empire qui vous attire invinciblement. L'exemple de Lyautey, cette vertu créatrice, cette audace à peine croyable qui non seulement, presque sans troupes, sans moyens, sauve le Maroc pendant les années de guerre, mais y étend encore notre présence et notre crédit, cet exemple vous hante et presque vous envoûte. Vous y trouvez, traduite en actes, une inoubliable leçon. Déjà, à l'Ecole de guerre, des esprits libres et originaux comme celui d'Henri Bidou vous avaient amené à penser, sur le plan de votre métier même, que les hautes intuitions stratégiques, génératrices des fructueuses victoires, procèdent de la connaissance des hommes autant que de l'art militaire. Vous entendez maintenant Lyautey poursuivre de ses brocards les « kriegspielards » à tous crins, « incapables de rien saisir au-delà du cercle étroit des thèmes tactiques et des règlements militaires où ils se sont enfermés ». Et surtout, vous le voyez agir, créer infatigablement, guidé, soutenu par une pensée dont les vues d'avenir portent loin, dans un rayonnement personnel qui tenait — il l'a dit lui-même — à « l'intelligence du cœur ». Comment l'eût-il mieux définie qu'en l'incarnant comme il l'a fait ?

Cependant, vous vous battez toujours. Trente-cinq combats en l'espace de trois mois, dans le Rif, dans ces montagnes que vous rappelleront peut-être, à l'instant d'y mordre avec vos troupes — et parmi elles vos hommes du Rif, — les Abruzzes italiennes et les farouches monts Aurunci. Chef d'état-major de la colonne que commande le colonel Noguès, chef d'état-major de Lyautey, chef du cabinet militaire du résident général Lucien Saint à l'époque où s'achève la pacification, colonel commandant le 3e zouaves à Constantine, chef d'état-major des forces de l'Afrique du Nord, vous voici, en décembre 1938, général, et général à l'Armée d'Afrique.

La bataille des Flandres (1940).

Mais c'est ailleurs, maintenant, qu'il va falloir vous battre. En décembre 1939, vous êtes nommé au commandement de la 15e division motorisée, incorporée, en mai 1940, à notre première armée.

Cette armée de campagne des Flandres, elle allait, quelques jours plus tard, se sacrifier héroïquement pour couvrir la retraite de Dunkerque. Quel qu'ait pu être l'événement, quel qu'ait été l'injuste discrédit dont la mauvaise fortune, et peut-être des fautes antérieures dont elle n'était pas responsable, allait frapper l'armée française dans son ensemble, ces troupes du front de Belgique étaient parmi les meilleures qui fussent. Vous l'avez dit et l'on vous en croit : « Aucune armée allemande, si fortement blindée fût-elle, n'aurait été en mesure de rompre notre front de Belgique. » Témoin l'action, sur ce théâtre d'opérations, du corps de couverture du général Prioux. Témoin celle de votre 15e division qui, dans la trouée de Gembloux, avec la division marocaine, brise net, les 14 et 15 mai, le puissant effort de percée mené par deux Panzerdivisionen. C'est là le seul succès tactique de cette campagne malheureuse que les Allemands nous aient reconnu.

Mais si l'on ne rompt pas une armée de cette qualité, on la déborde, on l'enroule : c'est *l'aufrollen* allemand. Ce succès tactique, ce succès local de Gembloux ne pouvait plus compter dans une bataille stratégiquement perdue : les Allemands, à Sedan, avaient forcé le passage de la Meuse. Leurs colonnes de blindés poussaient déjà leurs tentacules à travers les campagnes françaises. Abandonnant le plan traditionnel, le fameux plan Schliefen du débordement par l'Ouest et de la course à la mer, Von Manstein a frappé précisément au point le plus fort, sur le verrou, dont la solidité même nous inspirait une confiance trompeuse. Et le verrou, insuffisamment gardé, a sauté. Désormais, il faut retraiter. Pendant huit jours, sans vous laisser jamais entamer, pied à pied, vous défendez le saillant de Valenciennes. Pendant trois jours encore, à l'extrême pointe de la première armée, vous couvrez sa retraite vers le Nord, vers Dunkerque. Vous voici devant Lille que les Alle-

mands ont occupée déjà. C'est là et dans ces jours que tombe, près de mon régiment de 14, le 106e d'infanterie, notre camarade et ami, le colonel Favatier : laissez-moi saluer sa mémoire et, avec elle, celle de ses soldats de 40, nos fils, qui tombèrent à ses côtés et qui, eux non plus, n'est-ce pas ? n'avaient pas démérité.

Appuyé aux faubourgs Sud de Lille, encerclé, serré de toutes parts, refusant de traiter, de vous rendre le 26, le 27, le 28, vous poursuivez une lutte désespérée. De Wattignies au faubourg de de Douai, puis au faubourg d'Arras, puis au faubourg des Postes, désormais presque sans moyens, c'est là, le 29 mai, sur votre dernière position, que l'assaut final des Allemands fait de vous, dans l'honneur, un prisonnier : vos munitions étaient épuisées.

Si j'ai rappelé, Monsieur, ces heures cruelles, ce n'est pas pour remuer des souvenirs qui nous sont à tous douloureux ni pour plaider, devant l'histoire et ses verdicts, en recherchant dans les faits mêmes de valables circonstances atténuantes. Si les choses en étaient restées là, rien ne ferait, je crois, que la cause ne fût entendue et jugée. Quand vous vous êtes montré, tout à l'heure, « meurtri plus qu'aucun autre par l'humiliation d'une défaite sans précédent », quelque chose en moi a tressailli, comme une plaie assoupie que le moindre effleurement ravive. Plus qu'aucun autre ? Je crois vous comprendre. Chacun est seul à sentir ce qu'il souffre. Mais il est vrai qu'à certaines profondeurs sans mesure, chacun pense, chacun sent que sa souffrance est sans seconde. Pensez à nous. Et par exemple à un homme de 50 ans, à un homme seul, mutilé dans sa chair par une guerre dure et victorieuse et qui, conscient d'avoir saigné pour une cause juste, à la fin triomphante, n'a jamais rien regretté, mais au contraire s'est estimé privilégié.

Depuis des jours, sur toutes les routes, se traîne le flot des réfugiés : d'abord les Belges, puis les Flamands, puis les Picards et bientôt, et tout à coup, dans un afflux énorme et confus, les immenses foules parisiennes. Chaque soir, dans la même plaine, sous la transparence magnifique d'un ciel de juin inexorablement pur, cet homme trop seul porte son angoisse, sa révolte. C'est une plaine hantée de vanneaux. Ils tournoient sur leurs nids en piaulant... Et la même rumeur venue du Nord pousse toujours le long des routes son interminable grondement. Jusqu'au soir où s'y mêlent, bientôt distincts, une à une perceptibles, les pulsations profondes du canon.

Perdre sa liberté, où qu'on la perde et de quelque façon, vous le savez, Monsieur, c'est dur. La boue, le froid, la faim, les blessures cela n'est rien, parce que cela reste à la mesure d'un courage d'homme. Mais cette atteinte à la fierté, cette chute où l'on se sent sombrer, au même instant où s'y abîment des millions de frères malheureux, cette impuissance, cette absence de recours dans une nuit de l'âme, dont l'aube apparaît si lointaine qu'on doute d'y atteindre jamais, comment traduire en vérité l'âcreté d'une épreuve dont rien n'exprime l'intime désespoir ?

Et pourtant, il fallait trouver une force d'âme à sa mesure, un recours qui nous rendît l'espoir. Pour vous, Monsieur, l'espoir et le recours que votre force d'âme et votre vocation réclamaient, votre chance et la nôtre n'allaient les attendre qu'un an.

En Afrique du Nord (1941-1943).

Dès novembre 1940, le général Weygand, délégué du gouvernement en Afrique, avait demandé votre libération, pour vous adjoindre à lui en qualité de secrétaire général. Il ne vous connaissait pas personnellement, pas encore ; mais le maréchal Lyautey lui avait parlé de vous : la référence chaleureuse d'un pareil connaisseur d'hommes lui avait paru décisive. L'ennemi rejeta cette demande. Une seconde fois, le général Weygand vous réclame, comme commandant de nos troupes au Maroc ; et cette fois, il réussit. Une arrière-pensée est en lui : si les Allemands exigent demain le rappel du général Noguès, c'est à vous qu'il songe, dès alors, pour lui succéder à la résidence générale, à Rabat.

Car le jeu antiallemand que l'on mène en Afrique du Nord risque de provoquer, tôt ou tard, de pareilles et brutales injonctions. Ce que le général Weygand n'avait pas exactement prévu, c'est que vous le remplaceriez, lui, non dans l'intégralité de son commandement africain à la fois civil et militaire, mais au commandement en chef de nos forces d'Afrique du Nord. On sait comment il fut rappelé sur l'ordre de l'occupant, pour être presque aussitôt arrêté et emprisonné.

Il vous léguait un outil de guerre qu'il avait patiemment et obstinément retrempé. Vous en avez hautement témoigné, rappelant ici « une intention qui n'avait échappé à personne ». En Afrique, dès alors, à personne. En France ?... En France non plus, maintenant et enfin.

Ici, Monsieur, permettez-moi d'en appeler simplement à des témoins de votre action, aussi directs que vous venez de l'être en parlant de l'action de votre prédécesseur. On savait, certes, en Afrique, ce que vous aviez fait au Maroc dans le bref temps de votre séjour. Mais l'on se demandait, dans cet état-major d'Alger où depuis l'armistice on avait travaillé ferme, où l'on s'efforçait d'arrache-pied, dans une clandestinité de moins en moins secrète et de plus en plus dangereuse, d'augmenter, de former et d'équiper des troupes où l'on voyait, dès ce moment, les premiers éléments d'une armée française reconstituée, l'on se demandait, malgré tout, dans quel climat, dans quel accord apparent ou profond s'allait poursuivre ce difficile effort.

En décembre 1941, vous arrivez à l'état-major, au Palais d'Hiver d'Alger. Les officiers y sont réunis dans la salle des conférences. Vous entrez, un peu pâle, et vous dites de cette voix rapide, pressant et bousculant les mots, que connaissent bien vos familiers : « On ne remplace pas le général Weygand. On lui succède... » Et aussitôt, après un temps imperceptible : « Messieurs, la séance continue. » Personne, à votre accent, qui n'ait compris sans équivoque. Les visages se détendent et s'éclairent. On est, dès cet instant, conquis.

Et, en effet, Monsieur, la séance continue. Les mois passent, mais nul jour n'est perdu. Autant qu'il est possible dans la pénurie où vous êtes, sous la surveillance harcelante des Commissions d'armistice ennemies, on s'équipe, on s'arme, on constitue des dépôts, on oriente à des fins de guerre le territoire et ses ressources. Et surtout, on donne à cette armée une âme. En juillet, dans une conférence que vous faites aux officiers qui la commanderont, vous évoquez cette pénurie, cette pauvreté : « Pourtant, dites-vous, nous nous battrons. S'il le faut, nous monterons dans nos djebels et nous battrons à coups de bâton. »

Ce ne fut pas tout à fait cela, mais presque, en Tunisie. Quatre mois plus tard, en effet, c'était en Afrique du Nord le débarquement américain. Peut-être les délégués alliés à Alger eussent-ils été bien inspirés en informant, au préalable, un homme qui assumait sur place, en même temps que l'autorité, les responsabilités majeures. Ils ne crurent pas devoir le faire, pour des raisons qu'ils jugeaient bonnes, mais où l'on peut apercevoir encore les conséquences d'une défaite que le monde, avec eux, tenait alors pour un effondrement. Coupé de l'Est, coupé des côtes marocaines où le central de Mogador se tait, vous faites tête contre la confusion, parfois aussi contre les hommes, dépêchez en hâte, vers Rabat, l'un de vos offiiciers de liaison, prenez contact en Tunisie avec le général Barré qui vous est, vous le savez, tout dévoué. Les Allemands sont à Bizerte. Le 9 novembre, un de leurs aviateurs, un colonel, atterrit d'abord à Tunis, puis à Constantine. Il demande à poursuivre vers Alger, porteur pour vous, dit-il, d'un message de Kesselring. On peut vous joindre au téléphone. Vous répondez : « Donnez-lui le prétexte que vous voudrez, qu'on se bat dans le ciel d'Alger, n'importe quoi. Mais qu'il reparte vers Tunis. Immédiatement. Faute de quoi, arrêtez-le. » Et il repart, en effet, vers Tunis. Arrêtées, elles, dès le 10 novembre, les Commissions d'armistice ennemies ; entraînés, les hésitants : tout s'éclaire. L'armée française d'Afrique, aux côtés des forces françaises libres, aux côtés de nos alliés, rentre enfin dans la guerre contre l'ennemi, contre l'occupant. Vos prévisions, vos désirs sont d'accord : il s'agit, désormais, de faire front et d'en découdre.

J'aimerais, Monsieur, je devrais sans doute dire ce que fut la campagne tunisienne de l'hiver 42-43. Non seulement elle était prévue, mais préparée. Préparée, la manœuvre initiale qui, d'éparses qu'elles étaient, rameute nos troupes sur la Medjerda, sur cette route Tébessa-Constantine, où l'on attendait la poussée ennemie. Préparés, les dépôts secrets, les approvisionnements de vivres, d'essence, de munitions qui vont vous permettre d'agir, et qui même, plus tard, quand votre action de retardement aura permis à nos alliés d'intervenir enfin en force, fourniront une aide opportune à des troupes venues de loin, séparées de leurs bases par l'étirement de leurs routes d'accès. Il y a là 60 000 Français qui vont tenir bientôt sur un front de 300 kilomètres, jusqu'aux avancées du Rhat. C'est vous qui les commandez, toujours présent là où il faut l'être, animant les courages, forçant, conquérant peu à peu la confiance et l'estime d'alliés jusqu'alors réticents. C'est comme une préfiguration, déjà, de ce que sera l'an suivant votre campagne d'Italie. Mais cet effort magnifique, mené dans des conditions précaires, extrêmement dures et difficiles, pour efficace et méritoire qu'il ait été demeure encore dans une relative et injuste obscurité.

La campagne d'italie (1940-1943).

A l'automne, en septembre 1943, le général de Gaulle, votre camarade de promotion à Saint-Cyr, vous appelle à la tête du corps expéditionnaire français. Vous le mènerez en Italie. Dans l'intervalle, vous avez travaillé. Les troupes que vous allez conduire sont maintenant bien armées, pourvues de l'équipement de nos alliés américains. La preuve de leur valeur, qu'elles viennent de faire en Tunisie, aura servi aussi à cela. Se sentir fort, en mesure de répondre à l'ennemi avec des armes qui valent enfin les siennes, c'est pour le moral du soldat une rescousse de merveilleuse vertu. Vous n'avez eu de cesse que vous ne l'ayez assurée aux vôtres. C'est fait. Et c'est votre première victoire.

Cette campagne d'Italie, je n'en retracerai pas les phases : je ne pourrais le faire qu'en stratège de seconde main, en produisant ici des documents d'ailleurs pleins de suc, mais que je laisse à l'objectivité des historiens : de l'amphithéâtre où nous sommes, je ne ferai pas un amphi. Il est pourtant certaines choses, Monsieur, sur lesquelles vous avez été bref et qu'il convient de rappeler à cette place.

Débarqués en Sicile depuis juin 1943, à Salerne depuis le 9 septembre, les Anglo-Américains ont été arrêtés par les Allemands de Kesselring sur les positions de la ligne Gustav. Positions fortes, appuyées sur deux mers au point le plus étroit de la péninsule, accrochées à des monts abrupts qui s'échelonnent en profondeur, pratiquement jusqu'à la plaine du Pô. Rome est à 180 kilomètres. Une seule voie de pénétration, l'étroite vallée du Liri qui remonte vers le Nord-Ouest et où, peut-être, on pourra déployer les unités blindées et leur donner du champ pour la manœuvre, quand on aura forcé la ligne et pris Cassino qui la barre. Mais Cassino résiste, le mont Cassin tient à tous les assauts. L'obstination du commandement, le courage des hommes n'en peuvent mais. On piétine, on perd du monde, on s'épuise, pendant que les Allemands se gaussent et répandent sur la France occupée la spirituelle affiche que l'on sait, où l'on voit l'escargot allié se traîner lamentablement sur la botte mussolinienne.

C'est alors que vous intervenez. A vrai dire, vous l'aviez déjà fait. A la Costa San Pietro, à Monna-Casale, au Belvédère, partout où le corps expéditionnaire français, le C. E. F., a été engagé dans un « créneau » qui lui fut propre, il a mordu, atteint ses objectifs, répondu, et au-delà, à l'attente du commandement allié. On le sait, on l'a reconnu : le général Alexander, qui commande en chef en Italie, et le général Clark, qui commande la 5e armée américaine à laquelle vous êtes rattaché. Votre crédit près d'eux est grand, il n'a cessé de s'affermir ; et quand je parle de votre crédit, j'entends bien qu'il confond dans la même estime virile le stratège que vous êtes, dont les vues pleines d'un hardi bon sens se sont toujours révélées justes, et les troupes qu'il anime et conduit, le merveilleux outil de guerre, dont le poids et le mordant ont surpris d'emblée les ennemis... peut-être aussi, qui sait ? les amis. Quoi qu'il en soit, on vous écoute.

Depuis longtemps, il vous est apparu que ces attaques sur des fronts étroits, cette stratégie « à portée de fusil » ne pourrait jamais aboutir qu'à des succès eux-mêmes restreints, dérisoires au regard des pertes, de la terrible usure qu'ils infligent aux assaillants. C'était, en vérité, comme si l'on eût offert aux Allemands des champs clos bien délimités, où il leur était loisible de faire à temps affluer leurs réserves et de combattre, au moins, à égalité des forces. Ce qu'il fallait, c'était concevoir une vraie manœuvre d'armée, éviter désormais les points de saturation, retourner à l'ennemi son coup de mai 1940, assener le boutoir au plus dur, en pleine montagne, faire sauter roidement le verrou, « envahir » ensuite la montagne, la forteresse naturelle insuffisamment garnie par l'adversaire, et, gagnant celui-ci de vitesse, le

contraindre à une retraite qui, pan par pan, de proche en proche, ferait craquer son front et livrerait la route de Rome.

Plan hardi, audacieux, mais tentant, parce qu'il associait à une meilleure économie des forces des perspectives illimitées. Néanmoins, il vous faut convaincre. Lorsque, de votre quartier général de Sessa-Aurunca, les généraux alliés observent ces montagnes abruptes, d'apparence presque inaccessible, le Feuci, le Majo, et, par derrière le Petrella, le Fammera, ils doutent encore. L'amer souvenir de Cassino les trouble ; sans compter qu'il est difficile, même à la guerre, de renoncer à des plans personnels pour adopter les plans d'autrui. Mais des hommes comme Alexander, comme Clark, sont de taille à vous comprendre. Et surtout, vous êtes sûr de vous, sûr de vos divisions que vous avez vues à l'œuvre, ces quatre divisions que vous n'avez cessé de réclamer, qui sont venues, qui font maintenant de votre C. E. F. ce corps carré que vous estimiez nécessaire et qui va vous permettre enfin, par le jeu des réserves échelonnées en profondeur, à la fois les relèves, les repos indispensables, et l'exploitation d'un succès que vous comptez bien forcer. Déjà, l'hiver passé, au Belvédère, n'aviez-vous pas rompu la ligne allemande ? Mais vous n'aviez alors que deux seules divisions qui s'étaient battues accolées. Derrière elles, rien. Cela ne se produira plus.

Vous parlez, vous exposez, avec la clarté convaincante qui procède des conceptions fortes — intelligence et bon sens réunis — avec la chaleur persuasive des convictions illuminantes — raison et passion confondues. La montagne ? Vous avez la 4e division marocaine de montagne, que commande le Savoyard Sevez. Vous avez les goumiers du Dauphinois Guillaume, que leur Atlas natal a familiarisés avec les crêtes et les escarpements. Et vous avez aussi les pattes de vos mulets. Vous « envahirez » la montagne.

Le 4 avril, vous adressez au général Clark un *Mémoire sur les futures opérations du corps expéditionnaire français dans les monts Aurunci*. Si l'on veut voir en clair comment la prescience d'un chef peut paraître forcer l'événement, je ne crois pas que nos annales militaires puissent jamais en offrir une plus saisissante occasion. Toute la future manœuvre est là, d'avance inscrite, en des pages où l'ampleur des vues s'allie à une prévision du détail qui ne laisse rien dans l'ombre, qui pare aux éventualités à mesure qu'elles se produiront, comme si vous les suscitiez. L'action de chaque corps est prévue, de chaque arme, les relèves sont prévues au cours même de la bataille, les pointes qui saisiront les voies de communication, les carrefours... Deux de vos divisions, la rupture une fois obtenue, se « cisailleront » en pleine action pour poursuivre chacune vers leurs objectifs respectifs. Vos seconds même appréhendent le désordre, la confusion qui peut s'ensuivre. Mais vous tenez, vous maintenez. Et les deux divisions, en effet, se cisailleront au cours de la bataille, sans désordre, sans confusion, exactement comme vous l'aviez prévu.

Pour peu que l'on songe, Monsieur, à la complexité des rouages d'une armée moderne, à la lourdeur et aux risques qu'entraîne l'appareil même de sa force, on ne peut que vous rendre hommage et reconnaître, après vos pairs, l'éminence du stratège que vous êtes.

Tant de science, tant de foi contagieuse emportent enfin l'adhésion : le « plan français », le plan Juin est adopté par le commandement allié. Et c'est votre seconde victoire.

La troisième ? Elle est dans nos mémoires à tous : le Feuci, le Majo emportés de haute lutte, le Petrella, le Fammera escaladés par vos goumiers, le goulet d'Esperia forcé, la route Itri-Pico coupée, l'enroulement de sa droite obligeant désormais l'ennemi à céder pan par pan devant vous, à précipiter une retraite qui menace de tourner au désastre, le corps d'Anzio bientôt rejoint, la route de Rome demain ouverte, exactement comme vous l'aviez prévu.

Comme vous l'aviez prévu aussi, et même écrit, c'est le corps expéditionnaire français « qui mène le train ». Il va le mener, désormais, jusqu'au Tibre où il est le 5 juin, jusqu'à Sienne, et jusqu'à l'Arno.

Le 22 juillet, il s'arrête. Déjà, et en Italie même, vous aviez pu constater à l'épreuve les servitudes des coalitions. Que l'on ait ainsi renoncé à exploiter en plein élan, à l'échelon d'une guerre mondiale, une victoire qui pouvait conduire, par les plaines lombardes et vénètes, jusqu'à Vienne, jusqu'à cette zone des Empires centraux que le Premier Winston Churchill, avec sa rudesse savoureuse, appelait « le bas-ventre sensible de l'Allemagne », l'histoire dira sans doute si ce fut, en effet, bien jugé. Mais il est vain de mettre en balance des événements qui ont été avec d'autres, qui auraient pu être, même si, peut-être, ceux-là nous auraient épargné un tel surcroît de ruines et de deuils. Il y avait eu Téhéran. Cet appareil énorme des armées de guerre modernes, ces transports, cette aviation, ces approvisionnements colossaux, il faut les prévoir de si loin qu'une conversion en cours d'exécution, un renversement de vapeur s'avèrent pratiquement impossibles. Quoi qu'il en soit, on vous arrête. Vous êtes soldat : vous obéissez. Mais jusqu'au bout, jusqu'à Castelfiorentino, le C. E. F. aura été présent.

A cette présence, que devons-nous ? D'abord son affirmation même, gage premier de sa continuité. Présence, le rôle que vous avez, depuis, assumé jusqu'à la victoire dans les conseils militaires des alliés. Présence, l'armée française de votre camarade de Lattre, la mission de libération et les armes qu'on lui confie, maintenant que les Français ont prouvé qu'ils savaient s'en servir. Présence, nos soldats sur le Rhin, sur le Danube. Présence, votre actuel commandement et la confiance que le monde vous y fait. Et puis, Monsieur... L'humiliation, les épreuves d'un peuple meurtri, cela compte peu au regard d'un certain réalisme politique. Depuis le *vae victis* fameux, les choses n'ont pas changé, nous le savons d'amère expérience. Au lendemain de la dernière guerre, après quelques semaines de séjour dans un pays neutre, je revenais en France par avion. Je venais de voir des villes riches, intactes, aux magasins regorgeants, aux hôtels feutrés de tapis, douillettement et presque trop chauffés, des foules prospères et gaies, aux visages pleins de santé, confortablement, normalement chaussées et vêtues. Je retrouvais une banlieue grelottante, les immeubles béants de La Courneuve et de La Chapelle, des foules aux visages tirés, amaigris, aux vêtements usés et misérables, des enfants..., oui, les enfants aussi, tant de petits visages trop pâles, aux yeux trop grands, qui n'avaient pas encore rappris la joie, la gaieté. Et si mon cœur à cette vue se serrait à la pitié qui l'étreignait devant mon pays retrouvé, mon pauvre

pays ravagé, se mêlait, véhément et profond, un silencieux élan d'amour.

Que les souffrances des peuples soient faites, pourtant de souffrances d'hommes, j'en appellerai, Monsieur, à l'homme presque seul, en vérité abandonné, qu'un Douglas parti d'Alger amenait à Naples, le soir du 25 novembre 1943. Pour vous accueillir à l'atterrissage, personne. Avec vous, votre chef d'état-major, le général Carpentier, et quelques rares officiers. Il faut téléphoner à la mission française auprès de la 5e armée américaine pour qu'une voiture enfin arrive. Vous l'attendez, dans l'avion même, transi et silencieux, sous la pluie qui tombe à torrents.

En juillet de l'année suivante, avant de quitter l'Italie, vous recevez deux lettres dont je veux lire seulement quelques mots.

L'une vous dit :

Mon général, il m'est extrêmement difficile de trouver les paroles que je voudrais, afin d'exprimer mes sentiments de tristesse et de grande perte personnelle à la pensée du départ du corps expéditionnaire français et de son très grand chef... Pendant ces longs mois, j'ai eu le réel privilège d'être moi-même témoin des preuves les plus éclatantes que les soldats français, héritiers des plus belles traditions de l'armée française, nous ont apportées... Ils ont toujours accompli tout ce qui était possible, et parfois même l'impossible.

Cette lettre est du général Clark, commandant la 5e armée américaine.

L'autre lettre vous dit :

Au moment ou le corps français de Libération quitte mon commandement, je vous dis au revoir, en vous exprimant ma reconnaissance et ma peine... A la bravoure de vos officiers et soldats, j'apporte ma plus chaude admiration et ma profonde reconnaissance... La France peut, à juste titre, être fière de la bravoure de ses enfants du corps expéditionnaire français.

Cette lettre est du général Alexander, commandant en chef en Italie.

Le 21 juillet, quand vous prenez congé de lui, il vous invite à monter dans sa jeep avec le général Carpentier. Conduisant lui-même la voiture, il vous reconduit à l'avion. Et, tandis que l'appareil roule sur la piste d'envol, il vous salue, au garde-à-vous, immobile et très droit, jusqu'à l'instant où vous le perdez de vue.

Voilà pourquoi, Monsieur, nous vous recevons aujourd'ui.

Ce n'est pas oublier les très éminents services que vous avez rendus depuis à la collectivité nationale. Mais celui-là, en un temps d'opprobre injuste, nous a tous, avec vous, redressés.

L'homme que vous êtes, nous en sommes sûrs, se sera réjoui dans son cœur de voir associer ses soldats à un hommage ainsi rendu. Il ne comprendrait pas que nous ne le fassions aussi. Ce corps expéditionnaire, venu d'Afrique à votre suite, ces admirables troupes auxquelles on pouvait tout demander, même l'impossible, elles n'étaient pas des troupes de mercenaires ou de partisans, mais, en vérité, la France même : ancienne armée d'Afrique, loyale et disciplinée, réservistes de l'Afrique du Nord remobilisés dès novembre, Français des forces françaises libres que Bir-Hakeim, le Fezzan et Koufra, sous Kœnig et sous Leclerc, venaient déjà d'auréoler de gloire, et tous ces Français de France qu'on appela « les évadés d'Espagne », plus nombreux et de loin qu'on ne le croit aujourd'hui encore, puisque 20 000 au moins réussirent à toucher l'Afrique, quand plus du double sont demeurés en route, morts de froid, ou sous les balles, ou captifs dans les prisons d'Espagne.

A tous ceux-là, de toutes les classes sociales et de toutes les appartenances, il avait été aussi facile de reconnaître leur devoir que de le suivre. La foi qui nous soutenait sous l'occupation ennemie était une foi élémentaire, absolue, qui presque se confondait avec notre instinct vital. Mais dans la nuit où nous étions maintenus, il arrivait que cette foi tâtonnât. Les lueurs mêmes qui perçaient nos ténèbres n'étaient pas toujours franches et pures. Nous sentions peser sur l'avenir nous ne savions quelles troubles hypothèques, qui pesaient sur notre espoir même. Avec l'armée française d'Italie, c'était fini : une même âme, pour un seul but. Quand une convocation, venue d'Alger, réclame l'un de vos officiers pour lui demander compte de ses opinions d'hier, c'est tout le corps expéditionnaire qui répond par l'un des siens : « Sans objet. L'intéressé est mort à l'ennemi. » Chef de ce corps vraiment national, de ces soldats ralliés et confondus en lui, vous êtes aussi l'un d'eux, de toutes vos forces, par la connaissance et l'amour, par une « camaraderie totale, en effet, plus sainte que bien des amitiés ». Quand, à la veille de la bataille de mai, vous assignez à chacun de vos divisionnaires sa mission propre dans le dispositif d'ensemble, c'est encore le stratège qui décide, mais à « l'art militaire » s'unit alors une « connaissance des hommes » qui nous conduit vers le soldat. Au général Dody, calme, précis et tenace, la rupture ; au général Brosset, à ses vétérans de Libye, la manœuvre en liaison avec l'armée anglaise, dont ils ont partagé les batailles ; aux généraux Sevez et Guillaume, la montagne ; au général de Monsabert, intrépide et mordant, l'exploitation de la percée.

Mais quand on se bat, vous êtes là, au contact. Tous les soldats d'Italie s'en souviennent : votre béret, votre stick, votre cigarette, votre intrépidité tranquille, ce n'est pas une silhouete qu'il vous a plu de dessiner ; c'est vous-même, naturel et vrai comme toujours, tel que vous a déjà saisi une légende qui vous ressemble. Comment l'ancien combattant, l'officier de troupe de 14, aurait-il oublié les réalités du combat ? J'ai parlé tout à l'heure un langage qui m'a semblé bien froid, à l'image d'une technique d'apparence inhumaine et glacée. Mais rien ne saurait faire que la guerre, à un moment donné et toujours, en engageant des hommes vivants, ne se ramène à leur mesure. Vous saviez ce que peut, au combat, un homme plus brave, un inconnu de sang plus généreux, qui s'élance sous les balles ou tient sur place jusqu'au dernier assaut. Je sais encore le nom de l'homme qui se trouvait au point X, aux Eparges, après deux mois d'une furieuse bataille, dont 10 000 tués de part et d'autre, disent assez l'acharnement. Dans la boue, parmi les cadavres, il a tenu contre la dernière contre-attaque, trouvé la force de lancer les dernières grenades qu'il fallait pour que nos milliers de morts n'eussent pas donné leur vie en vain. Des noms aussi sont dans votre mémoire, dont chacun évoque un homme de chair, avec sa voix, son regard, sa présence. Arrivant au Maroc comme résident général, vous remarquez, au premier rang des vieux soldats qu'on vous présente, un médaillé

militaire grisonnant. Vous allez à lui, l'embrassez. Et lui de dire : « C'est moi qui devrais t'embrasser, puisque tu m' « as sauvé la vie ». Vous veniez, au premier regard, de reconnaître un de vos tirailleurs de 14 que vous aviez, grièvement blessé, fraternellement ramené dans nos lignes.

Le 12 mai 1944, quand la poussée frontale s'avère dure, dès midi, « vous y allez voir ». Vous observez, vous interrogez, vous sentez que ce raidissement même prouve que l'ennemi n'a rien derrière. Et le lendemain, vous passez. Mais quand, à Cassino, on vous convie à sacrifier vos hommes pour un assaut que l'on pense décisif et que vous prévoyez décevant, vous déclinez cet inutile honneur. Car le soldat que vous avez été, que vous êtes toujours resté, ne saurait oublier ces paroles qui sont les siennes et qui l'honorent, Monsieur, grandement : « On n'envoie pas les cœurs à l'atelier, pour revision, comme l'armement. »

Le souvenir de Jean Tharaud.

Vous voici désormais des nôtres. A votre béret d'Italie, à votre képi de maréchal, il vous a plu d'adjoindre notre bicorne pacifique. Il semble qu'il vous coiffe bien aussi. Vous succédez ici à un homme profondément sensible et bon, qui retrouvait, à nos séances où il se montrait assidu, la sympathie et l'amitié qu'appelaient son œuvre et sa personne. Vous avez salué en lui, tout à l'heure, « un maître à sentir et à décrire ». Et il est bien vrai que les fées — car il croyait aux fées, n'eût-ce été que par gratitude — avaient placé dans son berceau les plus beaux dons de l'écrivain et de l'artiste. Vous avez loué, comme il convenait, une œuvre abondante et diverse, tour à tour attirée par les aspects d'un monde que certains disent maintenant petit, mais dont les prestiges renouvelés ne sont pas à la veille d'épuiser leur toujours jeune et vierge richesse, par les particularités des clans humains, des races et des religions ; une œuvre dont la variété même, et la souplesse, donneraient de prime abord à croire qu'elle n'a connu pour loi que le caprice de deux poètes, leur fantaisie vive et légère, le gré d'une curiosité toujours libre, toujours en quête, toujours émerveillée. Mais de l'Iran aux souks de Fès, des Karpates aux kasbas de l'Atlas, comme du Coran à la Thora, un même souci de l'homme universel, la rigueur admirable d'un langage qui se contente d'être pur et fort, donnent à cette œuvre fraternelle la cohérence et l'harmonie. Elle est une. Elle est classique. On reconnaît déjà en elle les signes des témoignages qui survivront à la circonstance, et qui, le témoin disparu, continueront de témoigner pour l'homme.

Je sais, pour le lui avoir entendu dire, que notre confrère l'espérait. Il souriait et disait : « Peut-être », car sa modestie était grande. Mais cet espoir de se survivre, sans doute a-t-il soutenu chaque instant d'un labeur où il s'est donné tout entier. Sans doute est-ce lui qui hausse et qui exalte l'œuvre vers ce degré de connaissance qui intéresse aussi l'avenir.

Mais pour nous, qui l'avons connu, comment séparer d'elle l'homme vivant, le confrère et l'ami ? Quelle chaleur d'âme, quelle distinction naturelle et charmante, et, jusqu'au dernier jour, malgré les rides et les épreuves, quelle émouvante et comme miraculeuse jeunesse ! C'est la dernière image que nous garderons de lui. Il nous a quittés bien vite. Nous avions craint pour la santé de son aîné. Nous l'avions vu, ici, cacher derrière son sourire une alarme profonde et tendre. C'était vraiment une moitié de lui-même qui souffrait avec Jérôme. Et, comme si la lutte fraternelle qu'il menait pour une vie si chère avait usé insidieusement son cœur, trop ardent et trop généreux, c'est lui qui le premier s'en est allé vers le repos, lui que nous attendions, comme d'habitude, le jour où nous avons appris qu'il ne reviendrait jamais plus.

On vous sait gré ici, Monsieur, d'avoir uni dans votre hommage Jérôme et Jean, les « frères Tharaud ». L'Académie française avait eu à cœur de le faire, appelant à elle, en leurs deux personnes, *un* écrivain pour un même honneur. S'il est, comme on vous l'a dit, quelque mystère en certains de ses choix, voici peut-être la clé de l'un d'eux : mettre d'accord ce qui lui semble juste avec ce qui lui fait plaisir. L'amitié ne sent pas autrement.

Cet homme bon, ce « maître à sentir », était aussi un maître à comprendre, à faire comprendre et à juger droit. Il eût aimé que lui succédât le soldat qui fit tomber Sienne par l'habileté de la manœuvre, sans qu'un obus français l'eût meurtrie. Mais ce témoin courageux et honnête, assez jaloux de sa liberté et soucieux de sa mission pour avoir toujours osé dire ce qu'il estimait être vrai, ce patriote qu'avait déchiré l'humiliation de son pays, eût salué avec nous le maréchal de France qui nous a rendu la fierté.

— *La vie mariale* (*Les Carnets Noirs*), par le R. P. GABRIEL JACQUIER. Prix : 150 francs. Procure des F. F. de Saint-Vincent-de-Paul, 3, square Léon-Guillot, XV[e].

Après la publication de *Vie et doctrine mariale du R. P. G. Jacquier*, par le P. Doury (1946), nous sont donnés les *Carnets spirituels* (dits *Carnets Noirs*) du R. P. G. Jacquier. Ils contiennent les notes spirituelles d'une âme sacerdotale entièrement consacrée à Marie, et jettent les fondements de l'enfance spirituelle mariale. Ils décrivent une expérience mariale de notre filiation divine *en* et *par* Marie. C'est la doctrine de saint Louis Grignion de Montfort, repensée personnellement et surtout vécue par un prêtre dans sa vie intérieure et dans sa vie apostolique.

— *La vocation religieuse dans l'Eglise*, par H. MOGENET, S. J. — Un vol. 18,5 × 8 cm., 128 pages. Editions Téqui.

Ce petit livre ambitionne de mieux faire connaître la vie religieuse pour qu'elle exerce plus d'attrait sur les jeunes et qu'ils voient mieux comment elle correspond à l'idéal de générosité qu'ils désirent réaliser. Le P. Mogenet y étudie dans trois chapitres différents la pauvreté, le célibat et l'obéissance du religieux, et dans un dernier chapitre il détermine d'une façon fort judicieuse les signes par lesquels la vocation se manifeste.

— *Pie X, Essai historique*, par le R. P. FERNESSOLE, professeur à l'Institut catholique de Paris. — Tome I[er] : *De Riese au Vatican*. Vol. 20 × 13 cm., 254 pages. — Tome II : *Du Vatican à la gloire du Bernin*, même format, 544 pages. Prix des deux tomes : 1 775 francs. Editions Lethielleux.

Cet ouvrage, qui est revêtu du *nihil obstat* du postulateur romain lui-même de la cause de Pie X, est une étude historique très complète, qui s'appuie sur une documentation de première main, puisqu'il a été permis à l'auteur d'utiliser les dossiers des procès informatifs et qu'il a eu communication de documents inédits.

Le P. Fernessole met en lumière les traits dominants d'une physionomie dont la douce et attirante sérénité se double de force intrépide — il montre en action la sainteté du Pontife, — il développe les principaux aperçus d'une œuvre pontificale aux multiples aspects. Les chapitres sur le Modernisme, la Séparation, le Sillon, l'Action française seront pour beaucoup une révélation.

ÉVÉNEMENTS ET INFORMATIONS

AOUT 1953

LUNDI 3. — Des carabiniers espagnols interdisent l'entrée de la fameuse grotte de la Pierre-Saint-Martin aux spéléologues français venus explorer le gouffre où, en 1952, l'un deux, Marcel Loubens, trouva la mort.

— Le « Constellation » Paris-Téhéran, de la Compagnie Air France, victime d'une panne de moteur, amerrit au large des côtes de Turquie. 30 passagers sur 34 et les 8 membres de l'équipage sont sauvés.

A L'ÉTRANGER. — A *Téhéran*, le referendum pour ou contre le projet de dissolution du Majlis du Dr Mossadegh est un éclatant succès pour le premier ministre.

— La presse annonce la nomination de M. Douglas Howard, comme ministre de Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège. Le Saint-Siège entretient des rapports officiels avec la Grande-Bretagne depuis 1914, mais sans être représenté à Londres sur le plan diplomatique.

MARDI 4. — Au camp de Jambville, clôture du premier rallye national des équipes Guides de France et de l'Union française, ouvert le 27 juillet, auquel participèrent 2 000 jeunes filles de dix nationalités.

— Le « Comité régional du Salon viticole » décide le blocage des routes dans les départements viticoles du Midi, le 5 août, de 6 heures à midi, pour protester contre le plan du gouvernement jugé à trop longue échéance, les vignerons réclamant une aide immédiate ; mais les organisateurs de la manifestation et les évêques de Nîmes, de Montpellier et de Carcassonne invitent les viticulteurs à la prudence et à la sagesse.

A L'ÉTRANGER. — Inondations en *Iran*. Dégâts importants. Plus de 200 morts.

— A *Washington*, le groupe républicain du Sénat désigne M. William Knowland, sénateur de la Californie, pour succéder à M. Robert Taft comme leader de la majorité républicaine. Né le 26 juin 1908, M. William Knowland est le fils de l'éditeur de l'*Oakland Tribune*, l'un des principaux journaux de la Californie.

— L'U. R. S. S. accepte la réunion de la Conférence des quatre ministres des Affaires étrangères proposée par les « Trois », le 15 juillet, à l'issue de leurs entretiens de Washington. Mais elle demande l'élargissement de son ordre du jour (unification allemande et traité de paix avec l'Allemagne) à toutes les questions intéressant la paix mondiale.

— A *Genève*, ouverture du IIIe Congrès mondial juif.

— Dans une interview accordée au journal *Arriba*, le général Franco revendique Gibraltar.

MERCREDI 5. — Le général Ely est désigné pour remplacer le maréchal Juin dans ses fonctions de chef d'état-major général des forces armées, que ce dernier quittera le 20 août pour prendre le commandement des forces atlantiques du secteur Centre-Europe.

— Pour faire obstacle aux projets du gouvernement, la Centrale syndicale Force ouvrière lance à ses adhérents des P. T. T. un ordre de grève générale immédiate d'une durée illimitée sur l'ensemble du territoire. Dès le 4 août au soir, les postiers de Bordeaux et de Nantes ont cessé le travail.

— Un accord est intervenu entre la France et l'Espagne, relativement à l'exploration du gouffre de la Pierre-Saint-Martin : trois spéléologues espagnols participeront à l'expédition ; le gouvernement espagnol versera un million de pesetas comme frais de participation.

— Mort, dans une clinique d'Alger, de Mgr Leynaud, archevêque de cette ville. Né dans l'Ardèche, aux Ollières, diocèse de Viviers, le 26 août 1865, Mgr Leynaud reçut l'ordination sacerdotale à Alger, le 24 juin 1888. Après quelque temps de vicariat, il devint le collaborateur intime, pendant dix-sept ans, du cardinal Lavigerie, en qualité de secrétaire général de l'archevêque de Carthage, puis comme curé de La Goulette, et, enfin, de Sousse. Le 2 janvier 1917, il fut élu archevêque d'Alger et de Julia-Caesarée, succédant à Mgr Combes, démissionnaire. On lui doit la construction ou l'aménagement de 50 églises, dont 10 à Alger, et de 35 presbytères. Depuis 1942, il était assistant au trône pontifical. Il faisait partie de l'Académie des sciences coloniales.

— Les vignerons du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales dressent à nouveau des barricades sur les routes et paralysent la circulation. Les évêques de Nîmes, de Montpellier et de Perpignan lancent un appel aux manifestants.

A L'ÉTRANGER. — L'U. R. S. S. rétablit ses relations diplomatiques avec l'Etat d'Israël et nomme M. Alexandre Nikititch Abramov ministre de l'Union soviétique à Tel-Aviv.

JEUDI 6. — A l'appel des Fédérations F. O., C. F. T. C., autonomes, le mouvement de grève générale des P. T. T. se développe à Paris et dans les grandes villes de province. Déclaration radiodiffusée de M. Laniel sur les projets de réforme du gouvernement.

— Mort à Deauville, à l'âge de 84 ans, de M. Gaston Jèze, qui fut professeur aux Facultés de droit d'Aix-en-Provence, de Lille et de Paris. Spécialisé dans l'étude des questions financières, il avait acquis une réputation internationale d'économiste. Conseiller juridique de plusieurs gouvernements, il fit partie du Comité des experts qui prépara le redressement financier de 1926. Il fut, de 1935 à 1938, conseiller à la Société des Nations. Lors du conflit italo-abyssin, il devint le conseiller juridique du gouvernement du Négus devant la S. D. N., ce qui suscita de nombreuses polémiques. Il laisse de nombreux ouvrages de droit et d'économie.

A L'ÉTRANGER. — A *Séoul*, début des entretiens entre M. Foster Dulles et le président Syngman Rhee, en vue de préparer la Conférence politique sur l'unification de la Corée.

VENDREDI 7. — Extension des grèves. Grève générale de vingt-quatre heures des cheminots, de plusieurs administrations et services publics. Cessation du travail pour quarante-huit heures dans le Gaz et l'Electricité de France. Dans les P. T. T., la grève paralyse tous les services. Le personnel des transports parisiens (métro et autobus) entre en grève à son tour.

A L'ÉTRANGER. — Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande nomme l'abbé Guillaume Brennan, vicaire général du diocèse de Wilcannia-Forbes, évêque du diocèse de Toowoomba (*Australie*). Mgr Brennan, né à Sydney le 7 novembre 1904, obtint, en 1928, le doctorat en théologie, à Rome, au collège de la Propagande, et fut ordonné prêtre. Il fut successivement administrateur de diverses paroisses au diocèse de Wilcannia-Forbes, fit partie du Conseil diocésain, fut directeur diocésain de la Propagation de la Foi, inspecteur des écoles et récemment nommé vicaire général.

— A *Bonn*, jusqu'au 14 août, VIIe assemblée plénière de *Pax Romana*, consacrée à l'apostolat intellectuel.

— A *Hong-Kong*, arrivée de Mgr Dominique Desperben, évêque français, préfet apostolique de Haïnan, expulsé par les autorités communistes.

— A *Séoul*, M. Foster Dulles et le président Syngman Rhee signent un pacte d'assistance mutuelle entre les Etats-Unis et la République de Corée du Sud.

— En *Corée du Nord*, 12 hautes personnalités,

dont l'ancien ministre des Affaires étrangères M. Pak Hong Yong, sont traduits en justice pour trahison et espionnage.

— Dans une déclaration jointe au rapport du commandement unifié de Corée à l'O. N. U., les 16 nations ayant participé au conflit avertissent les Sino-Coréens qu'elles se verraient dans l'obligation de porter la guerre au-delà des frontières de la Corée en cas de rupture de l'armistice.

SAMEDI 8. — Fin de la grève de la S. N. C. F. et des transports parisiens. La grève des P. T. T. se poursuit, ainsi que celle du personnel du Gaz et de l'Electricité de France qui prend fin ce soir.

— Mort, à *Seengen* (Suisse), de M. Jacques Lacour-Gayet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, membre du Conseil économique, grand officier de la Légion d'honneur. Né à Paris, le 26 octobre 1883, il était le fils de l'historien Georges Lacour-Gayet. Après avoir passé par l'Ecole normale supérieure, il devint le fondateur et l'animateur de plusieurs groupements privés commerciaux et économiques. Il fut expert du gouvernement français auprès de la Société des nations et membre du Conseil général de la Banque de France. Ses œuvres principales sont : *La réforme douanière, Propos d'un libéral, De Platon à la Terreur.*

A L'ÉTRANGER. — A *Pyong-Yang* (Corée du Nord), verdict du procès des anciens ministres. Huit sont condamnés à mort pour espionnage et terrorisme.

— Au couvent d'*Assise*, mort du R. P. Bède-Marie Hesse, Ministre général des Frères Mineurs Conventuels, venu assister aux fêtes du VII[e] centenaire de la mort de sainte Claire. Né en 1885 à *Roma* (U. S. A.), il fut ordonné prêtre à *Innsbruck* en 1908, puis élu Ministre général de son Ordre en 1936.

— A *Baden-Baden*, la Conférence des six ministres des Affaires étrangères des pays membres de la Communauté européenne de défense prend fin sur un accord en six points.

DIMANCHE 9. — Le gouvernement adopte un premier train de décrets pris en vertu des « pouvoirs spéciaux », qui lui ont été accordés par le Parlement.

— Mort, à l'âge de 53 ans, de Mgr Queval, vicaire général d'Arras, prélat de Sa Sainteté, directeur de l'Action catholique et des œuvres.

— Au *Mont-Dore*, ouverture jusqu'au 10 août du VI[e] Congrès de la Fédération nationale des gazés de guerre.

A L'ÉTRANGER. — En *Italie*, M. Piccioni accepte de former le nouveau gouvernement.

— Recrudescence d'attentats en *Tunisie*. Cinq meurtres en vingt-quatre heures. Le cheik Belgaroui est assassiné à Sfax.

— Au *Cachemire*, démission du gouvernement, arrestation du cheik Abdullah, premier ministre, de M. Mirza Afzal Beg, ministre du Budget, et d'une trentaine de leurs partisans. Constitution d'un nouveau gouvernement par M. Bakachi Ghulam Mohammed.

LUNDI 10. — A *Oran*, mort du docteur Jules Abadie, membre de l'Académie de chirurgie, ancien membre du gouvernement d'Alger en 1943.

— Publication au *Journal officiel* de 19 décrets-lois Laniel relatifs : au régime des loyers, à la construction (participation des employeurs et prêts aux fonctionnaires), au régime de l'alcool et au sucre, à la libre concurrence commerciale, à la réforme du registre du commerce, à l'institution des sociétés à responsabilité limitée, au contrôle des entreprises publiques, aux conditions d'émission des emprunts départementaux et communaux, à la création de Commissions départementales d'investissement, au régime des retraites des personnels des services publics, à la réglementation des suppressions d'emplois, des reclassements et licenciements, à la limitation du recrutement du personnel non titulaire de l'Etat, à la responsabilité des comptables publics, à la gestion des forces terrestres d'Indochine, à l'abaissement des prix des constructions scolaires du premier degré, à la liquidation des dommages de guerre afférents aux biens meubles et des indemnités allouées aux victimes de la guerre.

A L'ÉTRANGER. — Au *Canada*, élection de 265 députés à la Chambre des communes. Le parti libéral de M. Saint-Laurent obtient la majorité absolue.

— En *Iran*, un referendum donne au D[r] Mossadegh, premier ministre, une majorité écrasante et la possibilité de dissoudre le Majlis.

— Population totale de la *République fédérale allemande* : 48 478 000 habitants. — Réfugiés : expulsés de l'Est : 8 214 000 ; **néo-réfugiés** : 1 857 100 ; 1 réfugié sur 10 est hébergé dans un camp, ainsi : Bavière : 719 camps abritent 83 970 personnes ; Basse-Saxe : 2 814 camps pour 166 407 personnes ; Schleswig-Holstein : 600 camps pour 8 700 personnes. — Depuis janvier 1953, arrivée massive à Berlin de réfugiés de l'Est : en janvier 21 441 ; en février : 30 658 ; en mars : 44 140.

— A *Kjeller* (Norvège), ouverture de la première Conférence internationale sur l'emploi pacifique de l'énergie atomique.

— Le général belge André Servais devient chef d'état-major des forces terrestres Centre-Europe dont le commandant est le général français Carpentier.

— Au *Liban*, démission du gouvernement de M. Saeb Salam.

— A *Washington*, l' « Administration des opérations à l'étranger » accorde un crédit de 1 040 000 dollars de secours en vivres à l'Allemagne orientale.

MARDI 11. — L'agitation sociale reprend dans des proportions accrues ; la grève est générale à la S. N. C. F. et se poursuit aux P. T. T. Le personnel à terre de la compagnie « Air France » entre en grève.

A L'ÉTRANGER. — Au *Tonkin*, les troupes du camp retranché de Nasan, fortes d'une division, sont évacuées par 150 avions, après destruction des réserves militaires de matériel, de munitions et de vivres. Cette évacuation volontaire entre dans le cadre de la nouvelle stratégie du général Navarre, qui tend à revenir à la guerre de mouvement.

— En *Grèce*, des secousses sismiques ravagent les îles Ioniennes de Céphalonie, Ithaque et Zante. Tout est anéanti ; de nombreux morts, blessés et sans-abri. Les secours arrivent de partout ; la colonie française d'Athènes remet cinquante millions de drachmes pour les sinistrés. La France envoie le croiseur *Montcalm* avec 120 tonnes de vivres et du matériel sanitaire.

— A *Tokio*, 150 000 Japonais, employés des forces américaines, participent à une grève de quarante-huit heures qui affecte 200 établissements militaires américains.

— Le sultan du *Maroc* adresse un message à la France, lui demandant d'intervenir pour éviter que la guerre civile éclate dans son pays.

— L'U. R. S. S. accorde une aide d'un milliard de roubles à la Corée du Nord pour sa restauration.

MERCREDI 12. — Grève totale dans le Gaz et l'Electricité. Le travail cesse dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais. Grève de vingt-quatre heures dans les transports parisiens.

— M. Laniel prononce une allocution radiodiffusée disant : *Non* à la grève, *oui* pour les justes revendications sociales.

— Le général Guillaume part pour *Rabat*, interrompant sa villégiature à Vichy, en raison de l'agitation qui règne au Maroc.

A L'ÉTRANGER. — A *Bruges*, ouverture du Congrès international du théâtre religieux, qui se terminera le 17.

— En *Italie*, M. Piccioni renonce à former le gouvernement, M. Saragat, chef des socialistes démocratiques, qui lui avait précédemment promis son appui, étant revenu sur sa décision.

— De violentes manifestations ont lieu à *Colombo*, (Ceylan) pour protester contre la hausse des prix. Pillages, incendies, morts et blessés.

— A *Assise*, clôture des fêtes du VIIe centenaire de la mort de sainte Claire.

— Les « Trois » répondent à la note soviétique du 30 juillet sur l'Autriche.

— En *Chine*, mort de Mgr Ermenegildo Focaccia, évêque de Yutze, depuis le 11 avril 1946. Il était né à Ravenne le 28 juin 1886. Depuis plusieurs années, il était empêché de remplir son ministère. On le croit mort en prison.

JEUDI 13. — 171 députés, en majorité communistes et socialistes, demandent la convocation immédiate du Parlement pour qu'il se prononce sur les décrets Laniel qui ont déclenché les mouvements de grève.

— Les métro et autobus parisiens prolongent leur grève de vingt-quatre heures. La grève est totale dans les mines.

A L'ÉTRANGER. — En *Italie*, devant la renonciation de M. Piccioni, le président Einaudi charge M. Pella, démocrate-chrétien, ministre du Budget dans le cabinet démissionnaire, de former le nouveau gouvernement.

VENDREDI 14. — En raison des risques de l'opération, les spéléologues Casteret et Mairey décident avec la famille du disparu, de renoncer cette année à la remontée du corps de Marcel Loubens qui gît au fond du gouffre de la Pierre-Saint-Martin.

— Au large de Toulon, le bathyscaphe F. N. R. S.-3 ayant à bord le commandant Houot et l'ingénieur Wilm, réussit une plongée de 2 100 mètres, profondeur jamais atteinte encore par un appareil sous-marin ayant des passagers.

— Pour pallier la grève des chemins de fer, la Fédération nationale des transporteurs routiers organise des services d'autocars desservant les grands centres provinciaux. A Paris, le Grand Palais, l'avenue Alexandre III et l'Esplanade des Invalides sont transformés en une immense gare routière.

— Le mouvement de grèves s'amplifie et touche le secteur privé. La S. N. C. F., les P. T. T., les transports en commun (métro et autobus), les services publics et de santé, le gaz et l'électricité, les douanes, la radio, les mines, le bâtiment, l'aviation (Air France), les industries chimiques, les banques, le livre sont en grève totale ou partielle.

— Le *Journal Officiel* annonce la nomination de M. André Bougenot comme sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil dans le ministère Laniel.

A L'ÉTRANGER. — A *Vienne*, le Conseil allié quadripartite décide la suppression de la censure à partir de demain, dans toute l'Autriche.

— Au *Liban*, M. Aldallah Yafi est chargé de former le nouveau gouvernement.

SAMEDI 15. — A L'ÉTRANGER. — A *Moscou*, le gouvernement soviétique remet aux ambassadeurs des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et de France, une note sur la question allemande. Ces mêmes ambassadeurs remettent la réponse de leurs gouvernements à la note soviétique du 30 juillet dernier relative au traité de paix avec l'Autriche. Les trois occidentaux acceptent de renoncer au « traité abrégé » et demandent une réunion des suppléants des ministres des Affaires étrangères pour le 30 août, à Londres.

— Au *Japon*, des inondations du lac Taisho, ravagent la région de Kyoto, dans l'île de Hondo. Des milliers de maisons détruites. 350 morts, 430 blessés, des milliers de sans-abri.

DIMANCHE 16. — A L'ÉTRANGER. — En *Roumanie*, clôture du festival de Bucarest qui s'est déroulé en deux actes successifs : IIIe Congrès mondial de la Jeunesse (25 juin-1er août), IVe Festival mondial de la Jeunesse et des étudiants pour la paix et l'amitié (2-16 août).

— Au *Maroc*, à la suite de la proclamation, hier, par les partisans du pacha de Marrakech El-Hadj Thani Glaoui, de Moulay Mohammed ben Arafa el-Alaoui, oncle du sultan régnant, comme nouvel Iman, des manifestations ensanglantent plusieurs grandes villes marocaines : Oudjda, Marrakech, Casablanca. On compte 39 morts et de nombreux blessés.

— A *Téhéran*, échec d'une tentative de coup d'Etat militaire conduite par le colonel Nassiri.

LUNDI 17. — A la suite des entretiens qu'il a eus avec les leaders syndicalistes de la F. O. et de la C. F. T. C., M. Laniel prononce une allocution radiodiffusée. Il demande la reprise du travail pour demain matin et affirme qu'il n'y aura plus aucun pourparler en cas de non-reprise. Les syndicats réagissent et affirment leur volonté de poursuivre la lutte. 215 députés demandent maintenant la convocation du Parlement.

— La grève de quarante-huit heures des dockers touche la plupart des grands ports français : totale à Dunkerque, Dieppe, Rouen ; partielle au Havre et à Bordeaux ; prochaine à Marseille. La C. G. T. appelle à la grève, de plus ou moins longue durée, tous les employés des ports.

— Par suite de la grève des chemins de fer, la direction du 80e Pèlerinage national à Lourdes, qui devait conduire 16 trains spéciaux emmenant 1 200 malades, annonce sa suppression.

— A *Fontainebleau*, mort du général Corap, âgé de 75 ans, qui commandait, en 1940, la 9e armée chargée de défendre le secteur Namur-Sedan, et dont l'enfoncement entraîna le désastre militaire.

— Grève de vingt-quatre heures des ouvriers du livre. Aucun journal ne paraît.

A L'ÉTRANGER. — En *Italie*, M. Giuseppe Pella constitue le nouveau gouvernement composé exclusivement de démocrates-chrétiens, et prête serment devant le président de la République. Pour la première fois depuis neuf ans, M. de Gasperi ne fait pas partie du gouvernement.

— A *Budapest*, Edgar Sanders, ressortissant britannique, condamné en 1950 pour espionnage, est libéré et expulsé de Hongrie.

— Après l'échec du coup d'Etat militaire, le shah d'*Iran*, Mohammed Reza Pahlevi, se réfugie en Irak.

— La réponse française à la note cambodgienne du 22 juillet arrive à *Pnom-Penh* et reçoit un accueil très favorable.

— A *Amsterdam*, mort, à l'âge de 66 ans, de l'écrivain Johannes Tielrooy, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université d'Amsterdam. Parmi ses œuvres, citons : un *Maurice Barrès* (1918), un *Châteaubriand* (1936), un *Jean Racine* (1946), un *Ernest Renan* (1951), *La littérature française depuis 1880* (1924) ; *La littérature française contemporaine* (1928-1936) ; un *Panorama de la littérature hollandaise contemporaine* (1938). Chevalier de la Légion d'honneur, le professeur Tielrooy avait été nommé dernièrement docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg.

MARDI 18. — A *Versailles*, mort du vice-amiral Jean Fernet, ancien commandant de la division navale du Levant, secrétaire-adjoint de la Défense nationale en 1939, secrétaire général de la présidence du Conseil du gouvernement du maréchal Pétain en 1940, secrétaire général du Conseil national en 1941, chargé de l'élaboration de la nouvelle Constitution en 1942. Arrêté à la Libération, interné au camp de Nexon, puis libéré, il témoigna au procès du maréchal Pétain. Il publia *Aux côtés du maréchal Pétain ; Souvenirs 1940-1944*, livre qui lui valut les poursuites du gouvernement.

A L'ÉTRANGER. — A *New-York*, à l'O. N. U., M. Vychinski, délégué soviétique, propose la réunion d'une Conférence politique de onze puissances pour conclure la paix coréenne. Divergences franco-anglo-américaines sur la composition de cette Conférence.

— Au *Maroc*, en raison de la tension actuelle, un arrêté résidentiel rétablit la censure pour le contrôle des informations, jusqu'à l'aboutissement des mesures d'apaisement en cours. M. Ahmed

Alaoui, au nom de la famille alaouite, fidèle à la France depuis trois cents ans, adresse un appel au gouvernement français. Dans une interview accordée au *Petit Marocain*, le pacha El-Glaoui met en garde le gouvernement français, mais l'assure de sa fidélité.

— A *Téhéran*, après l'échec du coup d'Etat militaire, il règne un climat révolutionnaire. M. Fatemi, ministre des Affaires étrangères, écrit : « La nation a soif de vengeance et veut voir le shah monter sur l'échafaud. » Le gouvernement offre 100 000 rials pour retrouver le général Zahedi, instigateur du complot. Arrestation de M. Hossein Makki, « l'homme du pétrole », adversaire du premier ministre. Par crainte d'un attentat, la maison du Dr Mossadegh est gardée par des forces blindées. Le shah arrive à Rome.

MERCREDI 19. — Le *Journal Officiel* publie les décrets de nomination du général Paul Ely comme chef d'état-major général des forces armées, avec rang et appellation de général d'armée.

A L'ÉTRANGER. — L'Autriche répond à la note soviétique du 29 juillet relative à la reprise des négociations des « Quatre » sur le traité de paix autrichien.

— Aux *Etats-Unis*, grève des employés des téléphones ; 53 000 grévistes. Les télécommunications inter-Etats sont partiellement interrompues.

— La Grande-Bretagne renonce au remboursement des frais de ses troupes d'occupation en Autriche.

— A *Téhéran*, le général Zarfollah Zahedi, à la tête des troupes loyalistes, renverse, après de sanglants combats de rues, le gouvernement du Dr Mossadegh et prend le pouvoir. On compte 300 tués et plusieurs centaines de blessés et de grands dommages dans toute la ville. Le ministre des Affaires étrangères, Hussein Fatemi, est assassiné ; l'immeuble de son journal *Bakhtar Emrouz* est pillé et incendié, ainsi que celui du journal communiste *Chabaz*. La maison du Dr Mossadegh est prise d'assaut, pillée et incendiée. Par radio, le général Zahedi somme le Dr Mossadegh de se rendre. Tous les prisonniers politiques sont libérés. De Rome, le shah annonce, dans un message, son retour immédiat.

— Deux semaines après la déclaration de M. Malenkov annonçant la possession de la bombe H par l'U. R. S. S., la *Pravda* annonce que la première expérimentation a eu lieu le 12 août et que l'explosion a eu « une grande puissance ».

— A *Washington*, un communiqué du ministère de la Défense donne un premier bilan des pertes subies par les forces américaines durant les trente-sept mois d'hostilités de la guerre de Corée : 22 731 tués, 103 492 blessés, 8 529 disparus ; le total des tués, morts des suites de leurs blessures et disparus qu'on sait décédés est de 25 604.

— D'autre part, un communiqué du Secrétariat des Nations Unies du 27 juillet donne le bilan suivant : Etats-Unis : 142 277 tués, blessés et disparus ; Corée du Sud et autres contingents des Nations Unies : 191 500 tués et blessés ; Corée du Nord : 620 000 tués, blessés et prisonniers ; Chine communiste : 920 000 tués, blessés et prisonniers.

— A *Moscou*, M. Molotov, assisté de plusieurs ministres et de membres du Comité central du Praesidium, confère avec les dirigeants de la République allemande de l'Est, Grotewohl, Ulbricht et Nuschke.

JEUDI 20. — Les Syndicats F. O. et C. F. T. C. donnent l'ordre de grève pour quarante-huit heures dans la métallurgie pour les 21 et 22 août. La C. F. T. C. ordonne une grève de quarante-huit heures aux mêmes dates dans le bâtiment. Les usines Renault du Mans cessent le travail ; un referendum est en cours aux usines de Billancourt. Les marins et dockers de Marseille décident une grève de vingt-quatre heures. Les six Syndicats du Métro F. O., C. F. T. C., C. G. T., S. A. O. P. Q., S. A. R. M., S. A. F. décident une reconduction de la grève pour vingt-quatre heures. 228 députés demandent la convocation du Parlement.

— M. Edgar Faure, ministre des Finances, soumet au gouvernement son plan de redressement économique et financier.

A L'ÉTRANGER. — Au *Danemark*, une épidémie de poliomyélite sévit : 150 nouveaux cas ces quinze derniers jours.

— A *Rabat*, un communiqué du grand vizir annonce la déposition de Mohammed ben Youssef et la reconnaissance comme nouveau sultan de Mohammed Ouled Moulay Arafa sur qui s'est porté le choix des représentants de la population marocaine. L'ancien sultan est l'objet d'une mesure d'éloignement ; il est transporté en Corse avec ses deux fils, Moulay Hassan et Moulay Abdallah. Un communiqué du gouvernement français reconnaît le nouveau sultan et annonce l'ouverture d'une ère de profondes réformes politiques, économiques et sociales.

— A *Téhéran*, le Dr Mossadegh est arrêté avec son ministre des P. T. T., l'ingénieur Moazzami, au domicile duquel il s'était réfugié, ainsi que son conseiller et son ministre de l'Intérieur.

VENDREDI 21. — Un accord est conclu entre le gouvernement et les centrales syndicales F. O. et C. F. T. C. Les postiers reprennent immédiatement le travail. L'accord est fait avec l'Electricité et le Gaz de France et les mines. La question des retraites retarde l'accord avec la S. N. C. F. On attend la décision de la C. G. T. Les grèves se poursuivent dans la métallurgie et différents secteurs de l'industrie privée.

— A *Paris*, M. Bagher Kazemi, ambassadeur d'Iran, donne sa démission « en raison de la situation actuelle.

— Arrivée à Bordeaux, venant de Cayenne et de Saint-Laurent-du-Maroni, à bord du *San-Mateo*, de 88 bagnards accompagnés de 18 gardiens. Il ne reste en Guyane qu'une centaine de détenus qui feront l'objet d'un prochain convoi de rapatriement.

— Le *Journal Officiel* publie un décret du 17 août relatif à l'octroi de bourses scolaires aux jeunes Français résidant à l'étranger.

A L'ÉTRANGER. — Le shah quitte *Rome* en avion pour rentrer en Iran et arrive à Bagdad.

— A *Rabat*, Mohammed ben Arafa est solennellement et officiellement proclamé sultan du Maroc par le grand vizir et tout le maghzen chérifien réuni. En protestation de la déposition du sultan, le pacha de Sefrou, Ambarak Lahbil Bekkaï, remet sa démission.

— En *Indochine*, dans la région de Bui-Chu, l'opération « Tarentaise », commencée il y a plusieurs jours avec la participation pour la première fois des nouveaux bataillons légers vietnamiens, a débarrassé une zone de 800 kilomètres carrés de tous les éléments vietminhs et atteint tous ses objectifs.

— A *Venise*, ouverture, jusqu'au 19 août, du 14e festival du cinéma.

— Le groupe des pays arabo-asiatiques saisit le Conseil de sécurité de l'O. N. U. du danger que constitue pour la paix la situation marocaine.

— Un groupe de 28 chasseurs à réaction américains réussit une traversée transatlantique de 7 000 kilomètres sans escale, grâce à la technique du ravitaillement en vol.

— Le lieutenant-colonel Marion E. Carl, de la marine américaine, établit officieusement le nouveau record mondial d'altitude en atteignant 24 970 mètres à bord d'un avion *Douglas-Skyrocket*.

SAMEDI 22. — Sur le front des grèves : P. T. T., reprise du travail par les adhérents F. O. et C. F. T. C. — S. N. C. F., reprise par F. O., C. F. T. C. et Cadres. — R. A. T. P., reprise par F. O., C. F. T. C. et autonomes. — Services publics et de santé, reprise F. O. et C. F. T. C. — Gaz et Electricité de France, pourparlers en cours, poursuite de la grève.

— Mines, de même. — Métallurgie, bâtiment, produits chimiques, Air France, reprise partielle. — Sur tous les secteurs, la C. G. T. demande la poursuite de la grève. — Ordre de grève de trois jours (22.-24. 8.) des syndicats F. O., C. F. T. C. et C. G. T. aux ouvriers boulangers de la région parisienne.

— A Cannes, M. Marc Jacquet, secrétaire d'Etat, prépare avec l'empereur Bao Daï les prochains entretiens franco-vietnamiens sur l'indépendance du Viet-Nam.

A L'ÉTRANGER. — Le nouveau sultan fait son entrée solennelle à *Rabat*, reçoit le général Guillaume, résident général, et lance une proclamation au peuple marocain.

— A *Munich*, ouverture, jusqu'au 25 août, du VIIe Congrès international d'acupuncture, sous la présidence du Dr Roger de La Fuye.

— A *Rome*, le Sénat italien vote la confiance au gouvernement de M. Pella.

— A *Moscou*, fin des entretiens soviéto-allemands. L'U. R. S. S. et l'Allemagne de l'Est signent un traité en 7 points : création d'ambassades et échange d'ambassadeurs, libération des prisonniers allemands criminels de guerre, restitution des usines soviétisées au titre des réparations, abandon des réparations à partir du 1er janvier 1954, abandon des frais d'occupation accumulés depuis 1945, réduction des frais d'occupation en 1954, livraison de vivres, de charbon, d'acier et d'autres produits et octroi de crédits pour favoriser l'essor économique allemand.

— Parti ce matin de Bagdad à bord de son avion personnel, le shah arrive à *Téhéran*, où l'accueille le général Zahedi et les membres du gouvernement, les princes de la famille royale et le corps diplomatique. Dans l'après-midi, il adresse une allocution radiodiffusée au peuple iranien.

— A *Stockholm*, le Congrès international pour le contrôle des naissances décide la création d'une Fédération internationale de la Paternité librement consentie considérée comme l'un des droits fondamentaux de l'homme.

— *L'Osservatore Romano* reproduit les décrets suivants de la Sacrée Congrégation de la Propagande :

7 juillet : transfert de Mgr Rayappan Ambrose, auxiliaire de Mgr Colas, archevêque de *Pondichéry*, de l'évêché titulaire de Sidone à l'archevêché titulaire de Selimbria et le nommant coadjuteur avec droit de succession de Mgr Colas.

20 juillet : nomination de Mgr Jacques Knox, secrétaire de l'internonciature apostolique au Japon, comme archevêque titulaire de Mélitène et délégué apostolique en *Afrique occidentale et orientale britannique*. Mgr Knox est né à Bayswater (Australie), le 2 mars 1914. Ordonné prêtre en 1941, après des études au collège de la Propagation de la Foi, il fut successivement assistant, puis second vice-recteur de ce collège, avant d'être nommé secrétaire à l'internonciature du Japon.

28 juillet : nomination de Mgr Thomas O'Reilly, vicaire général de l'archidiocèse de *Dublin*, comme directeur national des œuvres pontificales de la Propagation de la Foi et de Saint-Pierre-Apôtre, en Irlande.

4 août : nomination de l'abbé Dominique Ekandem, du clergé séculier du diocèse de Calabar (*Nigeria*), comme évêque titulaire de Geropoli d'Isaurie et auxiliaire de Mgr Moynagh, évêque dudit diocèse. Mgr Ekandem est né en 1917, au Nigeria, dans la tribu catholique des Ibibio.

— *L'Osservatore Romano* annonce la nomination du chanoine Alexandre Renard, directeur des œuvres du diocèse de Lille, comme évêque de *Versailles*. Né le 7 juin 1906, à Avelin (Nord), le nouvel évêque a fait ses études au collège Jeanne-d'Arc, de Lille. Il fut ordonné prêtre le 12 juillet 1931, licencié en philosophie en 1933, professeur de 3e au collège de Marcq-en-Barœul, diplômé d'études supérieures de philosophie de la Faculté libre des lettres, professeur de philosophie au Petit Séminaire d'Haubourdin. En 1938, aumônier diocésain de la J. E. C. F., professeur de doctrine sociale de l'Eglise à l'Ecole des sciences sociales et politiques. En 1940, directeur général de la J. E. C. F. du diocèse de Lille, professeur de morale sociologique et de psychologie pédagogique à la Faculté libre des lettres, fondateur des « Enseignants chrétiens » et de « l'Union des religieuses enseignantes » du diocèse. En 1942, à Amiens, il obtient le doctorat ès lettres-philosophie, avec la mention « très honorable ». En 1947, il est nommé directeur diocésain de l'Action catholique, de tous les mouvements et œuvres, et membre du Conseil épiscopal. Il a publié plusieurs ouvrages : *En équipe avec le Christ, Adolescente, veux-tu vivre ? Exigences spirituelles du christianisme.* Mgr Renard succède à Mgr Roland-Gosselin, décédé le 22 mai 1952.

— En *Annam*, un raid de commandos de la marine, dans la région du cap Falaise, inflige des pertes aux Viets-Minhs et détruit des stocks de ravitaillement et d'armement.

DIMANCHE 23. — Le bureau de l'Assemblée nationale refuse de rappeler les députés pour tenir une session extraordinaire, comme l'avaient demandé et confirmé 211 députés, 4 signatures contestées n'ayant pu être prouvées, le nombre de demandes devenant inférieur au tiers obligatoire (209) exigé par la Constitution pour une convocation de l'Assemblée.

A L'ÉTRANGER. — *La Croix* annonce que le métropolite orthodoxe de Tuzla (*Yougoslavie*), Nektarike Krulj, a été chassé du monastère du Mont-Ozren par la population.

— A *Copenhague*, ouverture des deux Congrès réunis des parlementaires fédéralistes mondiaux. 25 pays y sont représentés.

LUNDI 24. — Par suite de la décision de la C. G. T. de poursuivre la grève, du désaccord sur la question des sanctions et sur celle du non-payement des heures de grève, l'accord conclu entre le gouvernement et les syndicats F. O. et C. F. T. C. ne peut avoir son plein effet. La reprise du travail est quasi générale dans les P. T. T., partielle dans les services publics, la S. N. C. F. et les transports en commun. Aggravation dans le Gaz et l'Electricité de France, où les trois centrales syndicales C. G. T., F. O. et C. F. T. C. décident la poursuite de la grève. Même décision de la C. G. T. pour les mines et la métallurgie.

— A Lourdes, en présence de quelques milliers de pèlerins, dont une centaine de malades, venus par autocars spéciaux de diverses régions françaises, clôture du 80e Pèlerinage national.

A L'ÉTRANGER. — Une décision du ministre de l'Intérieur de Rhénanie du *Nord-Westphalie* classe le Dr Werner Nauman, ancien secrétaire d'Etat du Dr Goebbels et candidat du parti du Reich, parmi les nazis « coupables », ce qui lui interdit de voter et de se présenter aux élections du 6 septembre.

— A *Athènes*, arrivée d'un avion spécial français chargé de 1 600 kilos de matériel sanitaire et de médicaments pour les sinistrés des îles Ioniennes.

— A *Liége*, ouverture du IIe Congrès mondial de sociologie. 300 sociologues y représentent 40 pays.

— A *Téhéran*, emprisonnement du Dr Mossadegh.

— A *Rome*, la Chambre vote la confiance au Cabinet Pella.

— A *Washington*, une Conférence réunit la mission militaire yougoslave et les experts militaires américains, britanniques et français.

MARDI 25. — Mise en liberté provisoire des cinq inculpés du « complot » communiste : MM. Le Léap et Molino, secrétaire général et secrétaire confédéral de la C. G. T. ; André Stil, rédacteur en chef de *l'Humanité ;* Ducoloné, du Comité central du parti communiste, et Paul Laurent, secrétaire de l'U. J. R. F. de la Seine.

— Après la F. O. et la C. F. T. C., la C. G. T. ordonne la reprise du travail aux cheminots. La grève de la S. N. C. F. est terminée, le service est rétabli dans l'après-midi et redeviendra normal

dans les vingt-quatre heures sur l'ensemble du réseau français. — Amélioration de la situation dans les P. T. T. et retour très prochain à la normale. — La C. G. T. décide la poursuite de la grève dans l'industrie textile, où 80 000 ouvriers et ouvrières cégétistes ont cessé le travail depuis quinze jours. F. O. et C. F. T. C. ne participent pas au mouvement. — En grève depuis seize jours, les travailleurs de la Compagnie « Air France » d'Orly et du Bourget votent la reconduction de la grève pour vingt-quatre heures.

— A Paris, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, mariage de M. Louis Jacquinot, ministre de la France d'outre-mer, avec Mme Maurice Petsche, veuve de l'ancien ministre des Finances.

— Au Puy, mort de M. Victor Constant, âgé de 84 ans, qui fut député de la Haute-Loire de 1914 à 1924 ; président du Conseil municipal de Paris en 1934 ; sénateur de la Seine en 1935 et président du Conseil général de la Seine en 1938.

A L'ÉTRANGER. — A *Tetouan*, le général Garcia Valino, haut-commissaire espagnol, regrette que la France ait agi au Maroc sans consulter l'Espagne et déclare que rien ne peut se faire politiquement dans ce pays sans l'approbation de l'Espagne.

— *La Croix* annonce que Mgr Dragoutin Celik, évêque catholique, administrateur apostolique de Banja-Luka (*Yougoslavie*), et Mgr Vassili Kostic, évêque orthodoxe de ce même diocèse, ont dû quitter leurs résidences à la suite de manifestations hostiles de la population.

— L'U. R. S. S. nomme M. Dimitri Chouvakhine ambassadeur au *Canada*. Les relations diplomatiques entre l'U. R. S. S. et le Canada avaient été rompues, il y a huit ans, à la suite de l'affaire d'espionnage atomique May, dans laquelle avait été compromise l'ambassade soviétique, et du rappel de l'ambassadeur Zaroubine. Le Canada désignera incessamment son ambassadeur à Moscou.

— Une escadre d'avions bombardiers américains *B*-26 réussit, pour la première fois, la traversée du Pacifique, en formation, sans escale, et atterrit au *Japon*.

— Un raid de commandos de la marine (opération « Savoie ») effectué à l'embouchure de la rivière Song-Yen, inflige des pertes sensibles aux unités viet-minhs, détruisant des jonques de haute mer, des installations et des dépôts d'une importance vitale pour le *Viet-Minh*. C'est le sixième raid effectué dans le Centre-Viet-Nam dans ces huit derniers jours.

MERCREDI 26. — Les trois centrales syndicales F. O., C. F. T. C. et C. G. T. ordonnent la reprise du travail à leurs adhérents du Gaz et de l'Electricité de France. — La C. G. T. décide la reprise du travail dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais. — La situation est redevenue normale dans les P. T. T., la S. N. C. F. et la R. A. T. P. — La reprise s'accentue dans la métallurgie, le bâtiment, les produits chimiques, les ports. Fin de la grève du personnel des hôpitaux de Paris.

A L'ÉTRANGER. — A *Téhéran*, le général Zahedi reçoit M. François Coulet, ambassadeur de France, et fait des déclarations très favorables à notre pays.

— A *Fez*, entrée solennelle du nouveau sultan, qui reçoit l'hommage de toute la population et les félicitations du général Guillaume, résident général. Pas d'incident. La censure appliquée le 18 août est levée.

— A *Pnom-Penh*, première réunion de la Commission franco-khmère, en vue de préparer les transferts de compétence relatifs à la police, à l'armée et à la justice.

— En *Allemagne*, le parti du Reich, qui groupe les néo-nazis, est interdit aux élections du 6 septembre dans les trois Etats de Bade-Wurtemberg, de Hesse, et de Rhénanie du Nord-Westphalie.

— En Méditerranée, près de *Capri*, le professeur Piccard et son fils réussissent une plongée de 1 100 mètres à bord de leur bathyscaphe.

— A *New-York*, le Conseil de sécurité de l'O. N. U. rejette la plainte des 15 Etats arabes au sujet de la crise marocaine.

— A *Bangkok*, avortement d'un coup d'Etat. Arrestation de plusieurs personnalités, dont le général Katsonggram, l'un des principaux organisateurs du coup d'Etat de novembre 1947 qui porta au pouvoir le régime actuel, et du maréchal de l'air Prung Prechakas.

JEUDI 27. — A l'appel des Syndicats d'exploitants agricoles du Lot-et-Garonne pour « une journée de manifestation de défense paysanne », les producteurs établissent des barrages sur les principales routes du département, de 7 à 11 heures.

— Arrivé aujourd'hui, à Paris, l'empereur Bao Daï s'entretient aussitôt avec le président Auriol, à Rambouillet, sur l'indépendance du Viet-Nam.

— En présence du cardinal Roques et de NN. SS. Rousseau, Fauvel et Coupel, les reliques de plusieurs saints bretons : Magloire, Samson, Leuthère, Scophèle, Colomban, Fortuné, Théophile, que détenait depuis le x[e] siècle l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, sont transférées solennellement en l'abbaye restaurée de Boquen-en-Plénée-Jugon (Côtes-du-Nord).

— Pour protester contre le maintien des sanctions portées contre trois grévistes, les cheminots de Rouen occupent la gare et arrêtent le trafic.

— A Angers, de vifs incidents mettent aux prises grévistes et forces de police.

A L'ÉTRANGER. — Pour la première fois au *Groenland*, 9 000 électeurs votent pour élire 2 députés appelés à représenter leur pays au Folkenting (Parlement) danois.

— A *New-York*, la Commission politique de l'O. N. U. rejette la participation de l'Inde à la Conférence pour la paix et l'unification de la Corée.

— Visite du général Navarre, accompagné du général Cogny, à *Laïchau*, pour inspecter les travaux de défense de la capitale du pays thaï.

4 oct. 1953. — N° 1157. — Nouvelle série : N° 244

SOMMAIRE

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris-8[e]. *Le directeur :* R. BERTEAUX.